



EDITION DES AMICALES DU STALAG V B
ET DES STALAGS X A, B, C.

Rédaction et Administration :
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9°)
Téléphone : 874-78-44 (poste 38)



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

A tous : Bonnes Fêtes de fin d'Année

L'an 1977 va se terminer.

Comme chaque année à pareille époque, le Comité directeur de l'Amicale VB-XABC et la rédaction du Lien vous souhaitent un joyeux Noël 1977 et, à l'approche de la nouvelle année 1978, vous adressent leurs meilleurs vœux de bonheur et surtout de santé, pour vous chers camarades et pour vos familles.

JOYEUX NOEL ET BONNE ET HEUREUSE ANNEE.

L'an 1978 verra le TRENTE-TROISIEME anniversaire de notre libération et aussi le TRENTE-TROISIEME anniversaire de votre amicale.

Ce qui revient à dire que notre amitié, née dans les barbelés, n'a pas connu de faille.

Nous sommes, pour ceux qui nous observent, des gens curieux. Comment est-ce possible, à leurs yeux, que des gens de toutes conditions, de tendances et de milieux différents, puissent depuis tant d'années continuer à se côtoyer, à s'estimer, à fraterniser ?

Ils ne peuvent pas savoir que la captivité a mis tout ce monde captif au même niveau social : tous dans la même pauvreté et pendant cinq longues années, personne n'a pu s'élever au-dessus du lot. Le nivellement s'est fait par le bas. C'est pourquoi notre amitié, scellée dans les heures difficiles, reste entière. Les assises sont solides et bravent les rigueurs du temps qui passe.

Pendant cinq longues années, nous avons tous appris à vivre ensemble, à nous supporter, à nous connaître et à connaître aussi la valeur de la liberté dont nous étions privés. Pour le meilleur et pour le pire, tel était le sens de notre vie communautaire.

JOYEUX NOEL ET BONNE ET HEUREUSE ANNEE

Pour le Noël 1976, nous avons la joie de vous offrir un petit cadeau concernant la retraite du combattant, qui était portée à l'indice 24. Eh bien, pour le Noël 1977, nous sommes heureux de vous apporter un cadeau encore plus important, puisque votre retraite d'A.C. sera portée à l'indice 33 à compter du 1^{er} janvier 1978, c'est-à-dire que vous toucherez chaque année environ 800 F, selon la valeur du point indexé. Quant à nos camarades P.G., qui n'ont pas été reconnus comme A.C., le voile commence à se lever et tous les espoirs permettent une prochaine réalisation.

Vous voyez, chers amis, que pour les fêtes de fin d'année, le Comité directeur ne vient pas vers vous les mains vides.

Parmi les cadeaux qui vont fleurir vos arbres de Noël, n'oubliez pas d'y joindre votre offrande pour vos frères malheureux. Pensez à la caisse d'entraide de votre amicale. Le moindre petit chèque fait un beau rayon de soleil et vous, vous n'en serez pas plus pauvres pour cela. Bien au contraire, un bienfait n'est jamais perdu !

Si Noël évoque en vous les joies de la famille, la tendresse, l'amour, il ne faut pas oublier d'avoir une pensée émue pour les copains qui ne sont plus, pour le frère captif qui a terminé sa route et qui laisse une famille éplorée. Pour tous nos amis disparus, en ce soir de Noël 1977, arrêtons un instant notre joie, pour nous souvenir.

Nous allons peut-être jeter une note discordante dans ces vœux de fin d'année en vous parlant de la cotisation 1978, mais n'oubliez pas que tous ensemble nous avons planté un beau sapin, bien vert, bien fringant, solide, qui brave par sa stature tous les aquilons, qui résiste au Temps mauvais, et dont les racines s'enfoncent profondément dans la terre féconde de l'Amitié, alors que la sève nourricière qui s'appelle l'Entraide le fortifie dans son essor.

Ce sapin-là, c'est votre amicale ! Elle a besoin de vous, ne l'oubliez pas. Pour votre Lien, soyez généreux dans vos offrandes. Un Lien à HUIT pages, c'est un beau journal. Faites en sorte qu'il le reste.

A tous nous souhaitons un joyeux Noël et une bonne et heureuse année 1978 !

H. PERRON.

SOUVENIRS...

A mon retour du lycée, fin septembre, je vois, posé sur le buffet de la salle à manger, notre journal, que mon épouse n'a pas ouvert. Il est là, sous mes yeux, avec la bande qui l'enveloppe. Je ne pense pas à toute autre correspondance qui pourrait l'accompagner. Si j'essaie d'analyser ce que je ressens à sa vue, je crois que mon rythme cardiaque s'accélère et que je revois en un éclair Sandbostel, les camarades de nos vingt ans et les amis de captivité.

« A table ! » me dit affectueusement mon épouse. « Tu auras le temps de le lire tout à l'heure. » Je m'exécute de bonne grâce. Et puis, je ne fais que retarder de quelques instants la joie que je vais éprouver un peu plus tard, comme on fait d'un dessert que l'on savoure déjà par la pensée. Je mange, ma femme me parle, mais mes yeux se portent souvent vers ce bout de papier qui occupe seul mon esprit. Que vais-je y découvrir après ces vacances ?

Eh bien, mes chers camarades, ce Lien n° 323 m'a comblé. Je déguste en premier la prose de notre rédacteur Perron, qui donne le compte rendu de la vie de notre Amicale et remplit avec beaucoup d'aisance plusieurs colonnes par ses récits si vivants et si plaisants à lire. Avec une hâte bien compréhensible, je me plonge dans la lecture du pèlerinage fait en ce mois de juillet à Sandbostel. Je m'identifie alors à ces camarades qui, après 32 ans, sont allés à la découverte du lieu de leur détention. Qu'ont-ils vu, trouvé de cet emplacement où j'ai « perdu » les cinq plus belles années de ma vie et de ma jeunesse ?

Il reste un grand vide à la place de ce camp qui fut le lieu de la souffrance et de la mort de beaucoup d'hommes de toutes nationalités. Il reste le cimetière, la chapelle, une baraque en ruines dans la clairière

(Suite page 2.)

PLUS DE TEMPS A PERDRE !

Non, plus de temps à perdre, par personne et nulle part ! Si nous voulons obtenir le maximum avant la fin de la législation actuelle, par le dernier budget et avant les élections législatives, que chacun de nous tous s'en rende bien compte !

Nous saluons avec satisfaction une promesse présidentielle tenue, la parité de la retraite du combattant dès le 1^{er} janvier 1978, c'est bien. Mais nous devons de faire comprendre à tous ceux qui n'appartiennent pas à notre grande famille que ce n'est pas une revendication, une réparation nouvelle que nous avons obtenue, mais tout simplement un rétablissement ! Il a fallu 18 ans ! C'est en effet en 1959 que la retraite des combattants avait été supprimée puis, devant les unanimes et virulentes protestations, rétablie en 1960 au taux normal pour nos anciens de 14-18, puis à 35 F et 50 F par an pour nous. Puis un certain dégel pour arriver enfin en 1974 au rétablissement pur et simple pour la même carte du combattant, qui n'est pas attribuée à tous les anciens P.G., ne l'oublions pas non plus !

Il nous faut obtenir avant ce délai très court qui nous reste, quelques semaines, peu de mois, les deux plus importantes réparations :

La carte du combattant à tous les anciens P.G. restés « militaires » ; nous semblons progresser dans les esprits de nos dirigeants ! Mais pas encore concrètement, malgré toutes nos démarches sur le plan national de toutes nos associations touchant toutes les personnalités pouvant nous aider. Inutile de dire que nous ne comprenons absolument pas l'attitude de certains dirigeants d'associations d'A.C. qui sont contre nous. Je dis bien dirigeants, car les adhérents de ces associations sont loin d'être du même avis que leurs responsables... ce qui n'existerait pas chez nous, dans nos associations de P.G. !

Alors, à chacun de nous d'épauler dans nos départements. Harcelez vos parlementaires qui sont d'accord pour nous accorder cette réparation et, quel que soit le groupe auquel ils appartiennent. Alors, rafraîchissez-leur la mémoire, faites-les s'engager pour leur rentrée à la prochaine session afin qu'ils fassent le nécessaire sur le plan parlementaire ! Profitez de leur sensibilité... à votre carte d'électeur ! **Il le faut absolument.**

Parlez-leur aussi du rattrapage des pensions, donc de la retraite du combattant. Elles ont été amputées de plus de 25 % ! Qu'ils commencent déjà dans le prochain budget par un rattrapage quel qu'il soit, mais engageant l'avenir, pour que le montant réel soit atteint le plus rapidement possible dans les toutes prochaines années, **cela aussi, il le faut !**

Nous ne cessons de rappeler, de crier, que nos problèmes sont urgents. Que beaucoup d'entre nous n'en ont pas profité, que d'autres n'en profiteront pas. Les décès nombreux font des ravages parmi nous. Nous ne pouvons plus attendre !

Nous travaillons également pour la révision de la retraite professionnelle pour nos camarades qui ont dû prendre la leur, raison de santé, avant le décret du 1^{er} janvier 1975. Ils sont terriblement défavorisés et très injustement. Nos statistiques le prouvent sans discussion !

L'extension de la pathologie de la captivité à tous nos camarades qui souffrent « maintenant » des séquelles de celle-ci, quel que soit leur ancien camp. Autrement dit, l'extension à tous les offlags et stalags des dispositions prises pour les camps de représailles. Trop de causes intéressent tous les anciens P.G. : âge au moment de la captivité, lieu, travail, traitement, salubrité « intérieure » et « extérieure », etc.

Un nouveau problème : les récents accords interprofessionnels gouvernementaux, la pré-retraite à 60 ans. Nos camarades P.G. ne peuvent choisir le régime le plus favorable, ils sont astreints au régime qui nous a été accordé en 1975 ! Même s'ils travaillent encore. Nous avons immédiatement réagi, même avant la parution de l'arrêté, nous avons alerté le ministre du Travail depuis. Mais nous n'avons pas encore reçu de réponse ! Autrement dit, nous ne pouvons pas à régler nos problèmes anciens, mais il s'en déclare de nouveaux ! Toujours lutter... Toujours bagarrer... Et cela uniquement pour la Justice !

Vous voyez donc que toutes les énergies sont mobilisées. C'est un devoir pour chacun de faire le maximum ! Comptez sur nous mais sachez que plus que jamais nous comptons sur vous ! Au travail, sortez de vos pantoufles ! Tous ensemble, faisons en sorte que l'espoir soit permis en attendant la satisfaction complète... en pensant à tous ceux qui comptent sur nous, parce que, eux, ne le peuvent pas. Ceux de nos camarades qui sont handicapés par la maladie, handicap physique parfois très grave et qui s'aggrave chaque année. Pour certains, « cloués » depuis plus de 30 ans. Pensez-y davantage encore si nous sommes relativement en bonne santé ou peu touchés ! Oui, c'est un devoir. Un acte social et le social, nous savons ce qu'il doit être. Il y a 36 ans au moins que nous en faisons, déjà derrière les barbelés. Alors, la voie à suivre est simple pour nous tous, sans exception ! Même si nous ne sommes pas directement concernés ! Une fois de plus, comptons sur nous, nous seuls, et agissons auprès de tous ceux qui peuvent nous aider !

Marcel SIMONNEAU.
Président de l'U.N.A.C.

SOUVENIRS... (suite)

d'un bosquet. C'est peu de chose quand on songe à ce qu'était la vie des milliers d'êtres humains qui espéraient alors sortir de ce réseau de barbelés au-delà desquels leur imagination entrevoyait la vie de leur épouse, mère ou enfants ! C'est un peu ce cimetière qui recevait par moments les charrettes remplies de cadavres de P.G. russes ou de déportés fauchés par le typhus ou par d'autres maladies ! Elle est bien petite sans doute la chapelle qui a remplacé la baraque où nous assistions à la messe et pendant laquelle notre esprit, nos prières allaient vers les êtres chers pour l'amour desquels nous trouvions la force d'endurer et de survivre à toutes les épreuves pendant ces longues années.

Malgré le camp disciplinaire de Broweg, malgré toutes les souffrances endurées, la haine n'est pas restée dans mon cœur vis-à-vis des Allemands et j'approuve l'accolade du camarade DUCLOUX au maire du village proche de Sandbostel. Car depuis notre retour, l'Association des anciens P.G. s'est employée à travailler pour la Paix et l'Amitié entre tous les peuples.

En continuant la lecture du journal, en page 4, c'est l'article de notre ami STORCK qui me rafraîchit la mémoire. Ses retrouvailles avec Jules RIBET et Louis ROGEON sont aussi les miennes de cette année. Par ROGEON, j'ai connu l'existence du Lien. Par lui, j'ai retrouvé aussi RIBET, tous les deux anciens sous-officiers réfractaires du camp disciplinaire de Broweg. En ce moment encore, j'ai leurs deux lettres sous les yeux. Elles sont remplies de cette même joie des retrouvailles et empreintes de tant d'affection et d'amitié. Nous devons nous revoir cet été mais j'ai abandonné l'usage de l'auto car les routes deviennent moins sûres. Si, comme tous les ans je suis allé à Lourdes en autocar, je n'ai pu m'arrêter à Saint-Gaudens où j'aurais eu le plaisir de les revoir tous deux. Mais ce n'est que partie remise.

Eh oui, mon cher STORCK, moi aussi je faisais partie du convoi des réformés, zone libre, qui en avril 1942 devait rentrer en France et que l'évasion du général GI-RAUD stoppa net pour une prolongation supplémentaire de trois ans. Je fus en effet rapatrié en avion de Lunenburg à Bruxelles le 25 mai 1945.

Arrivé à Sandbostel en 1941 avec les 40 sous-officiers de Broweg, j'ai eu la même existence que tous ceux du camp en commençant par la corvée de latrine où, attelés par six au brancard de la tonne, nous allions fertiliser les champs environnants. Ainsi, mon cher camarade, j'ai vécu, jour après jour, tout ce que la brochure publiée sur la libération de Sandbostel a relaté dans ses moindres détails. Pour notre caisse d'entraide et par fidélité à l'esprit d'amitié qui anime notre grande famille, tous les anciens du XB devraient l'acheter.

Suivant ton conseil pour « agrandir notre belle famille » et « faire revivre cette fraternité si pure et si sincère » ainsi que pour « maintenir le rythme de croisière à notre journal » préconisé par PERRON, je rédige ces quelques lignes. Dans le Courrier de l'Amicale je découvre, entre autres, le récit de l'abbé Marius BES-SOU de Rabastens. Si ma mémoire des noms me fait défaut, par contre celle des visages (ceux d'alors) reste fidèle.

« Mon cher abbé, serais-tu cet homme toujours souriant qui dormait dans la même chambre que la mienne, cette chambre où à une certaine époque la table et les bancs étaient pris d'assaut le soir pour dormir à l'abri des piqûres des punaises ? C'est dans cette même chambre que se retrouvaient les hommes de corvée de pluches du camp des sentinelles qui rentraient ensuite, la démarche alourdie par un chargement camouflé de pommes de terre et de briquettes de charbon dérobées à nos gardiens ! Dans cette chambre vivaient un camarade nommé FRANÇOIS, de Paris, qui travaillait à la poste-paquets du camp, ainsi que deux belges dont un costaud, SMET. Il y avait aussi un jeune mineur de Lorraine qui m'avait reçu dans ses bras lorsque je m'étais évanoui avec 40 de fièvre provoquée par une forte angine. Si tu te reconnais dans cette description mon cher camarade, je serais heureux de le savoir pour évoquer nos souvenirs communs. Mirepoix n'est pas très loin de Rabastens et si un jour tu viens visiter notre belle cathédrale, tu me feras une grande joie de partager notre repas comme les amis RIBET et ROGEON, qui se savent invités.

Mais si notre journal augmente le nombre de ses pages, je dois aussi laisser de la place pour les récits des autres membres de notre Amicale que nous lirons avec joie, ce qui contribuera à fortifier notre amitié renaissante mais aussi très forte et très sincère.

Roland GAILLARD,
38201 XB,
avenue Jean-Durroux,
09500 Mirepoix.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

UNE LETTRE DE MARCO BEHARD

Notre vice-président Henri STORCK a reçu de notre camarade Marco BEHARD, la cheville ouvrière de la troupe des loisirs de Sandbostel, la lettre suivante :

« Mon cher camarade.

Qu'il est donc agréable, après tant d'années, de savoir que des amis se souviennent encore du travail de « l'Equipe » au stalag XB.

Le souvenir des copains auxquels je dois d'avoir passé le tunnel des années sombres dans la joie de l'effort en commun ne m'a jamais quitté.

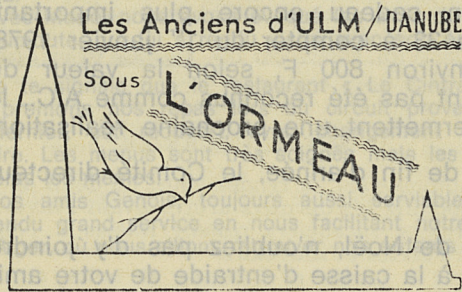
Il faut vous dire que ce dévouement fraternel à une belle cause ne se retrouve pas dans l'exercice professionnel de notre beau métier ! Certes, on aime le théâtre passionnément, mais c'est un amour de vieux ménage, alors qu'au camp ce fut pour beaucoup la découverte d'un art jusqu'alors inconnu. Certains de mes compagnons de l'équipe n'avaient même jamais mis les pieds dans un théâtre, pas même en spectateurs.

Merci vivement pour vos précieux documents que vous m'avez adressés. Ils vont grossir le dossier que je conserve pieusement. Des camarades, des amis sont morts depuis notre libération. Le premier d'entre eux, CROS, périt dans le bombardement de Nantes. Il avait retrouvé sa ville en 42. Nous lui devons notamment le décor d'« Etienne » et celui de « L'Avare ».

A propos d'« Etienne », je revois le personnage criant de vérité, de malice gavroche, de tendresse, qu'avait magistralement campé Paul VANDENBERGHE. Sa disparition m'a beaucoup affecté. Il avait été, dès son retour en France, de ceux qui avaient formé un groupement d'accueil pour les comédiens rapatriés. Je lui dois d'avoir pu, grâce aux fonds recueillis par lui, Jean DAVY et Guy RAPP, diriger la mise en scène et jouer à l'Atelier « La Comédie du bonheur » de N. EVREINOFF en 1945. Cette comédie figurait au répertoire de l'équipe du XB qui avait joué 43 spectacles, tous de qualité.

Ce fut un travail considérable, un vrai défi. Sans cette aveugle confiance, ce dévouement de chacun à chaque instant (ce travail n'eût pas été possible).

Il fallut former des acteurs et les techniciens, comme eux, étaient tous des amateurs. Dans ce mot,



BLEU... BLEU... LE CIEL DE PROVENCE

Je pars... le train de nuit s'en va,

Ainsi chante Nicolas Peyrac... Destination Cuba !

Je vais moins loin, mais vers la Provence... si belle... si attachante...

Sur Paris, la nuit descend Une auréole de lumière qui s'estompe... la banlieue... ses pavillons encore éclairés. Bientôt, la nuit sera complète. Et plus noire, tandis qu'un rayon de lune découpe les villages endormis, cisèle une forêt, un arbre ou se reflète dans un étang paisible, un ruisseau frissonnant.

Mais comment dormir dans ce train aux arrêts fréquents, faisant crisser ses freins et vous réveillant sans pitié. Dans un demi-sommeil j'entends Dijon, Lyon, Avignon. Nous approchons du but. La nuit devient bleutée et déjà pointe l'aurore et les premiers rayons de l'astre du jour font pâlir les étoiles qui s'éteignent les unes après les autres dans ce beau ciel de Provence...

« La brise est douce et parfumée », chante Vincent à Mireille. Les cigales reprennent en chœur la mélodie. Les toits s'embrasent de rose, les campanilles égrenent la première messe... Voici Salon de Provence, voici la Provence si chère à Mistral.

Le père DERISOU et Julien DUEZ, malgré l'heure matinale, sont là pour m'accueillir. Accolades et quelle joie de nous revoir une fois de plus ! Nous retrouvons Ginette DUEZ au Sélect Hôtel, autour d'un petit déjeuner très réconfortant.

Lundi 5 septembre.

Peu avant 10 h, nous partons vers Miramas, où séjournera dorénavant Antoine DERISOU. Celui-ci prend le volant, nous prenons place... en route !

Miramas n'est qu'à 11 km de Salon. Petite ville aux rues droites et perpendiculaires, une belle église récente, sa jolie flèche élancée, devant une grande place et un marché très achalandé ; gare S.N.C.F. très importante par son trafic (Centre de cheminots) entre l'étang de Berre et Marseille.

Le père DERISOU prend contact avec ses futurs paroissiens à la sortie de la messe. L'atmosphère est au beau fixe.

Laissant Miramas, nous longeons l'étang de Berre dans sa partie pittoresque. Au loin dans la brume, les « réservoirs » de « l'or noir » s'étendent sous les torchères crachant feu et fumée... Voici Istres que nous traversons... Fos, où nous déjeunons face à la « Grande bleue ».

il y a amour et c'est cet amour, cette fraternité dans l'effort qui fit le miracle, un miracle qui dura quatre années.

Si vous parlez de « l'Equipe », dites combien je suis fier d'avoir dirigé cette phalange remarquable de comédiens, de tailleurs, d'électriciens, de décorateurs, qui tous rivalisaient d'ingéniosité et de talent.

La mort nous a enlevé CROS, VANDENBERGHE, FLECHEAU, VACRESSE, WERNER, MORAND et peut-être, hélas ! beaucoup d'autres, je les salue tous ici et rend hommage aux vivants et aux morts. Tous sont restés vivants dans mon souvenir et je les revois intacts en fermant les yeux.

C'est un vrai roman que l'odyssée de « l'Equipe ». Il faudrait pour la conter une plume magistrale et narquoise, car les moments pathétiques et comiques ne manquaient pas. Quand nous répétions « Britannicus », un Allemand de l'Abver nous visita. Il tourna autour du décor qui s'édifiait sur la scène et s'en retourna goguenard dans un silence glacé. Il faut dire que nos décorateurs avaient « subtilisé » des rouleaux de carton goudronné qui servaient à couvrir les baraques ! Une autre fois, le sonderführer fit une entrée fracassante dans la baraque où l'on tapait à la machine. On n'y tapait pas seulement les textes de théâtre, mais aussi les communiqués de la radio anglaise ! Là encore la chance joua en notre faveur. Il y eut quelquefois des minutes de suspense ! Heureusement, les Allemands ne trouvaient que des textes de théâtre sur la machine !

J'arrête là mon bavardage « rétro » et vous remercie vivement pour votre envoi. Je vous adresse ainsi qu'à tous les camarades, mon salut fraternel.

Marco BEHARD.

Nos amis du XB et en particulier les anciens pensionnaires de Sandbostel seront très heureux d'avoir des nouvelles de celui qui, pendant les longs jours de leur captivité, leur apportait, par ses réalisations théâtrales, par son immense talent d'acteur, par son enthousiasme communicatif, la foi en un avenir meilleur. Marco BEHARD est sociétaire de la Comédie française. Il a atteint le plus haut sommet de la carrière théâtrale. Ses camarades de captivité sont fiers de son succès et lui adressent leur fraternel salut.

Il fait très beau ; pas un nuage ; le ciel se reflète dans cette mer si belle, si convoitée... Profitons-en pour visiter la Camargue. Après avoir traversé le grand Rhône à Salin-de-Giraud par le bac, nous nous dirigeons, à travers les marécages où pousse le riz, vers l'étang de Vaccarès, que nous longeons, tandis que la brise qui vient du large fait onduler les roseaux...

Mais où sont ces taureaux fougueux, ces chevaux qui piaffent d'impatience, ces flamands roses en équilibre sur leurs longues pattes ? Nous sommes bien déçus de ne voir qu'une faune bien docile et endormie.

Nous atteignons Les Saintes-Maries-de-la-Mer, son église fortifiée (qui voit chaque année le pèlerinage des gitans) est écrasée sous le soleil. La mer qui vient mourir, tout essouffée d'une longue route. C'est le bout du monde... dans un décor inculte et plat.

Sur le retour, nous traversons La Crau, terre sèche et pleine de cailloux, qui fut fatale à Mireille, l'héroïne de Mistral, pour découvrir Arles, capitale romaine au Moyen Age. Mais nous y reviendrons, car cette ville vaut un détour et plus de temps pour l'admirer. Nous rentrons à Salon.

Mardi 6 septembre

Qu'il fait beau... Qu'il fait bon vivre ! Bleu, bleu, le ciel de Provence. Comme il a raison, Marcel Amon, de le chanter. Mais aujourd'hui, il ne chantera pas : le Mistral !

Très en forme, au volant, Antoine (nous l'appelons ainsi, respectueusement), prend le chemin des Alpilles. D'un aspect chaotique, en plein cœur de la Provence, cette chaîne calcaire s'élève entre Avignon et Arles. De très loin, ses crêtes déchiquetées donnent l'illusion de véritables montagnes, et c'est dans ce décor alpestre que A. Daudet fit l'entraînement de son Tartarin de Tarascon. Tout est beau, mais nous devons découvrir l'apogée de ce circuit en admirant la grandeur et la beauté des Baux de Provence. C'est dantesque. On ne peut que rester muet d'admiration devant un tel décor. On ne peut résumer, c'est fantastique ! Ces roches dénudées, ciselées, parmi lesquelles poussent quelques cyprès et oliviers. C'est toute la Provence dans sa beauté naturelle. Le vieux village, restauré avec soin, sa chapelle, son château... un passé déjà loin, mais toujours vivant.

Un arrêt aux Antiques pour admirer mausolée, arc de triomphe, ruines de Glanum, et nous voici aux portes de Saint-Rémy-de-Provence, où nous déjeunons de bon appétit.

A l'heure où nous repartons, la ville somnole sous un soleil de plomb. Nous retrouvons à Fontvieille, près du moulin de Daudet, la fraîcheur sous les platanes devant un casanin très apprécié. La pose terminée, nous voici à Arles, que nous visitons et découvrons la beauté des arènes, du théâtre antique, de sa cathédrale. Et vain nous avons cherché à dénicher l'Alsésienne, tous jours introuvable. Et nous rentrons à Arles.

Mercredi 7 septembre

Le matin nous partons de bonne heure, une longue étape nous attend. Quittant Salon de Provence, laissant sur notre gauche les Alpilles, nous atteignons la vallée de la Durance, que nous traversons à Cavailon. La région est un véritable verger, sans parler des melons. Tout y pousse, tout y est prospère. Laissons pour un autre jour la montagne du Luberon, voici l'Isle-sur-

Sorgue, puis Carpentras et nous sommes sur un pied du Ventoux, non loin du petit village de Venasque, curieusement accroché sur un rocher dominant Notre-Dame-de-la-Vie et la vallée de la Nesque. Sans fatigue, la « petite Citron » grimpe à l'assaut du Ventoux (1912 m), une étape si redoutée des coureurs du Tour de France.

C'est la désolation, avant d'arriver au sommet. Pas un arbre... que des cailloux. Nulle part, ni dans les Alpes, ni dans les Pyrénées, n'existe un décor aussi aride, voir aussi désertique. Du sommet le panorama est immense, du Pelvoux aux Cévennes, le Luberon, la Montagne Sainte-Victoire, l'étang de Berre et toute la plaine provençale.

Quittant au soleil couchant ce sommet, c'est féérique, pour rejoindre Vaison-la-Romaine sur les rives de l'Ouvèze, au centre d'un cirque boisé. Nombreux vestiges de rues, de maisons, de portiques, permettent d'évoquer la vie privée des autochtones il y a 2 000 ans.

Il faut rentrer, le temps passe si vite... Par Gigondas, au vin renommé, puis par Beaumes-de-Venise. Admirons les Dentelles de Montmirail, ces curieuses collines boisées de pins et de chênes constituant le dernier contrefort du Mont Ventoux. Carpentras et ses berlingots est dépassé. Il fera presque nuit quand nous arriverons à Salons, les yeux trop petits d'avoir vu ce qu'ils pouvaient voir.

Judi 8 septembre

Un peu de repos ce matin. Nous partons de Salon vers 10 heures pour une journée de farniente. Traversant Miramas, nous retrouvons bientôt l'étang de Berre et arrivons à Martigues, « la Venise provençale », si chère à Vincent Scotto et que chantait, en son temps, Alibert. Hélas ! le complexe pétrolier a altéré son caractère de petit port provençal. Séduisant par la qualité de la lumière et par le pittoresque du lieu, Martigues a acquis une grande notoriété dans les milieux artistiques et littéraires. Des barques aux couleurs vives, amarrées au long du canal, en font un coin favori des peintres.

Quittant Martigues nous atteignons, par une belle route en corniche longeant la Méditerranée, Carry-le-Rouet, station balnéaire défigurée par un affreux building. Nous déjeunons sous les pins parasol au chant des cigales, loin du bruit... ô temps suspendu ton vol...

Laisant Marignane, son aéroport, une route touristique nous conduit à Aix-en-Provence. Au 19^e siècle, le développement de Marseille porte un coup sensible à Aix ; mais celle-ci reste, avec son archevêché, ses facultés de droit et de lettres une magnifique ville, tout aussi célèbre que son festival international. Parcourons-la : l'élégance des hôtels du Cours Mirabeau, la majesté des avenues bordées de platanes, le charme des nombreuses fontaines, sa vieille ville aux rues piétonnes, sa cathédrale, son hôtel de ville, sa Tour de l'Horloge, autant de raisons d'admirer cette jolie ville si vivante, débordante de jeunesse estudiantine ; et quelle détente de savourer au café un « rosé de Provence » et de croquer ces délicieux calissons si renommés non loin de cette belle fontaine toute jaillissante de fraîcheur...

Nous étions de retour à Salon vers 18 heures, plus émerveillés que jamais et nous n'avions pas encore vu le plus beau.

Vendredi 9 septembre.

Départ 8 h ! avait dit Antoine. Un très long circuit : le clou de ce voyage. Comme il est peu facile de conduire, quand le soleil se lève et vous éblouit. C'est le cas ce matin. Nous l'avons de face, ce sacré soleil, ce qui ralentit notre allure par prudence. Nous serons bientôt sur les rives de la Durance, que nous longerons et remontons dans un décor magnifique, laissant la rivière peu après Mirabeau. Nous voici à Gréoux-les-Bains, charmante station climatique, dans la verdure ; puis c'est Riez, où nous attendait un visiteur de marque : le mistral ! Ce n'était pas l'aquilon, mais bien le mistral. Quel souffle ! à vous le couper ! Il vous grise et semble jouer avec vous. Tantôt câlin, tantôt fougueux, caressant, ennuyeux.

A Moutiers-Sainte-Marie, citadelle haut perchée, entre deux cimes reliées entre elles par un câble auquel est accrochée, au beau milieu, une étoile. Nous sommes admiratifs devant ce décor mi-alpêtre.

Mais nous devons aller de merveilles en merveilles, de beautés en beautés. Car c'est la porte du Verdon qui s'ouvre devant nous. Le canon dans lequel serpente le Verdon aux eaux vertes et rapides, ses méandres, sa corniche sublime, ses gorges impénétrables... tout force l'admiration. A chaque détour, c'est de plus en plus beau. Le mistral n'ose s'y aventurer... par respect ! C'est ce que je supposais, car, au détour du chemin, il emporta la casquette de l'un de nous, en souvenir de notre visite !

Le circuit se termine devant un magnifique lac... artificiel. Les Salles, jadis village englouti sous les eaux est ressuscité, artistiquement, sur ses rives, respectant le lieu dans un style très provençal.

Il faut quitter ces lieux enchanteurs à regret, car le temps presse. Et tout prévoir. Même une crevasion, peu avant Rians, qui ne l'était pas, elle, prévue. Voici à nouveau la Durance, Rognes, Lambsec, bientôt Salon, dominée par son château, sa porte de l'Horloge, son campanile de feronnerie qui égrène l'Angélus... Comme nous allons bien dormir et faire de beaux rêves ! Bonne nuit.

Samedi 10 septembre.

C'est le dernier jour de ce voyage. Cette journée sera plus courte. Nos amis Roger et Paulette REIN doivent venir nous rejoindre et passer le dimanche avec nous et « installer » notre père dans sa nouvelle paroisse. Tranquillement, nous prenons la route d'Aix, sur laquelle nous tournons pas mal de temps pour trouver celle de Vauvenargues... Nous y arrivons pour le déjeuner à l'ombre du château, au pied de la colline Sainte-Victoire. Auparavant, nous avons admiré le magnifique barrage de Bimont, réservoir de la Provence, servant pour l'irrigation des terres et leur fertilité. Par la route du Tholonet, nous longeons la Montagne Sainte-Victoire, surmontée de sa Croix de Provence. Cette route serpente dans un paysage cher au peintre Paul Cézanne, dont les tableaux seuls peuvent vous décrire le site plein

de lumière de ces lieux que son pinceau a su reproduire.

Il faut rentrer. Un dernier salut à Aix, Salon n'est pas loin. Un peu avant d'y arriver, le mémorial Jean-Moulin. C'est ici que le héros de la Résistance fut parachuté et commença son glorieux calvaire.

Nos amis Rein nous ont précédés. Comme nous regrettons qu'ils n'aient pu être avec nous, depuis le début de ce beau voyage. Nous ferons un petit tour dans Salon « by night ». Les monuments illuminés sortent de l'ombre. Son château s'y détache mieux encore. Seule la « Maison de Nostradamus » boude dans sa petite rue déserte. La fatigue se fait sentir. Les voyageurs vont faire dodo !

Dimanche matin 11 septembre.

En route pour Miramas. Pour la grand-messe et l'installation du père DERISOUD. Affluence des grands jours.

Belle cérémonie, émouvante. Rencontre avec les fidèles. Le nouveau curé, le père MONNET, officie, assisté de son adjoint le père DERISOUD. L'office terminé, tous se retrouvent autour d'un vin d'honneur, au foyer paroissial. Réception fort sympathique.

Nous déjeunons à Miramas. Le mistral s'est tu, chassant tous les nuages. Bleu, bleu, le ciel de Provence.

Il fait trop beau pour en rester là. Nous visitons le vieux village de Miramas, tout là-haut, dominant l'étang de Berre. Et, tout là-bas, la Grande bleue.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demander prix

Renaissant de ses ruines, il reprend vie, petit à petit. Un dernier crochet aux Baux, dont on découvre chaque fois un nouveau site. Et c'est le retour à Salon de Provence. Un peu mélancoliques. Ce soir, Julien et Ginette DUEZ nous quittent. Le train les emporte vers Paris et sa grisaille.

Demain, Antoine reprendra la route de Seyssel, qu'il quittera bientôt ainsi que sa Savoie natale pour revenir dans cette belle province qui ne demande que de l'accueillir. Roger et Paulette REIN commencent leurs vacances dans l'Estérel. Avec gentillesse ils m'offrent de faire partie du voyage jusqu'à Saint-Raphaël, où nous nous séparerons. Je regagne Nice, ravi... Ce n'est qu'un au revoir ! A quand une rencontre Amicales Ulm, VB et XABC à Miramas ?

On peut l'espérer...

L. VIALARD.

★

CORRESPONDANCE

Jean-Louis et Marguerite SALIGNAC nous adressent leurs meilleurs et fidèles souvenirs.

Nous pensons toujours au chaleureux accueil de nos amis de Puydaniel et au fameux déjeuner ! Nous espérons bien les revoir, qui sait, peut-être à Paris ? Cordialement.

Une lettre de notre ami Edmond RAFFIN, 28, rue Angelier, 73000 Chambéry, qui nous dit :

A vous tous, amis de bureau et pour le journal en particulier :

Le Lien a repris sa ronde provinciale et c'est toujours avec un vif plaisir que je le lis !

Chapeau à tous les camarades bénévoles qui œuvrent à longueur d'année pour que notre Lien remplisse sa mission et justifie son nom, à savoir, maintenir le contact entre nous tous, nous apporter des nouvelles de chacun et entretenir cette amitié des camps qui nous est si chère !

Je n'ai pas participé au jeu de la plus belle carte postale de vacances et pour cause ; les miennes se sont passées en haute montagne entre 2 500 et 3 600 m d'altitude, dans un refuge à 2 500 m, avec chaque fois des courses magnifiques de neige et de glace, par un temps merveilleux (première quinzaine d'août).

Séjour d'altitude bénéfique pour le corps et l'esprit. De vraies vacances, seul face à la nature, au milieu de la montagne, coupé du monde, sans journaux, sans radio, sans électricité. Beaucoup d'efforts physiques, mais quelle satisfaction au sommet !

Les paysages majestueux des Alpes ne m'ont pas grisé au point d'oublier mes nombreux amis de l'Amicale, auxquels je transmets mes bons souvenirs et principalement aux anciens d'Ulm : DERISOUD, BATUT, BLANC, HINZ, DUMONT, SCHROEDER, DHAUSSY, etc.

Veillez, je vous prie, noter mon nouveau numéro : 28, au lieu du 6.

Amitiés à tous et bravo ! »

Bravo aussi à notre ami Edmond RAFFIN pour ses escalades alpines. En effet, quelles belles vacances

notre ami chambérien a pu passer dans le silence des hauts sommets ! Aurons-nous le plaisir de le rencontrer à une assemblée générale ? Toutes nos amitiés et notre bon souvenir.

Une aimable et toujours fidèle pensée d'Aimée YVONNET à tous les anciens d'Ulm et camarades VB-XABC, un grand merci à notre amie et grosses bisces.

A toutes, à tous : joyeux Noël et heureuse fin d'année. Et n'oubliez pas le 1^{er} jeudi de janvier 1978 (5 janvier. Venez nombreux... tirer les Rois.

L. VIALARD.

★

CARNET ROSE

Une petite sœur est née au foyer de Jean-Paul REIN. Marika se porte bien. Tous nos vœux de longévité et de bonheur pour cette petite. Félicitations aux parents et compliments aux heureux grands-parents, Roger et Paulette REIN.

L. V.

KOMMANDO 604

Quelques nouvelles...

Septembre. — Une carte de notre ami ENCELOT et de Madame en vacances en Sologne. Il a eu l'excellente initiative de rendre visite à nos camarades FRUGIER et SAUVAGERE, en bonne forme tous les deux. Sur le chemin du retour, il espérait pouvoir rendre visite à CHEVALIER. Par contre, en passant chez nos amis BRESSON à Saint-Romain-sur-Cher, il a trouvé porte close. Les oiseaux étaient envolés, comme il arrive souvent. Ah ! cette jeunesse... infatigable !

Par une carte de FRUGIER et Madame, celui-ci avise qu'il a rendu visite à ENCELOT (voir ci-dessus) à Bagnoles-de-l'Orne. Nos amis FRUGIER ayant conservé leur bonne mine constatée à l'issue de la dernière assemblée générale, croyez-moi, ils ne font pas pitié.

Octobre. — En compagnie de Mme MARTIN, nous avons passé une dizaine de jours chez nos amis RIVIERE à Névrian dans les Corbières, au milieu des vignes. Notre ami — 76 ans — se porte à merveille, malgré une très grave opération subie il y a deux ans. Sa principale activité — hormis une bonne sieste après déjeuner — la chasse, mais hélas peu de gibier.

Novembre. — Par notre ami Pierre FORGET, copropriétaire du champagne « Forget et Chauvet » à Ludes (Marne), j'ai des nouvelles de notre ami HERBERT, qui se remet lentement du décès de son épouse. Ne pouvant rester seul, il a dû vendre sa maison de Ludes pour en acheter une située près de l'une de ses filles. Voici donc sa nouvelle adresse : 10, rue Pierre-Brossolette, 51100 Reims.

Je ne voudrais pas terminer ce « petit papier » sans venir vous souhaiter à tous un très joyeux Noël, une très bonne nouvelle année ainsi qu'une parfaite santé à vous tous et à vos familles. A l'année prochaine !

N.B. - Inutile, je l'espère, de vous demander à tous de bien vouloir régler votre cotisation 1978 et ceci dès l'avis que vous recevrez du secrétariat, cotisation fixée à 20 F minimum ou plus — il n'y a pas de limite — selon vos moyens et selon votre cœur, comme le dit notre ami PERRON dans son éditorial du Lien de novembre. Je compte sur vous tous et un grand merci.

Maurice MARTIN,

Mle 369, stalag 1B puis XB.

POUR VOTRE BIBLIOTHÈQUE P. G.

Dans Le Lien n° 324 d'octobre 1977, je vous ai parlé d'un livre, « Marouska », écrit par un ancien prisonnier, notre camarade Armand Toupet, de Henrichemont (18250) et du grand plaisir que j'avais pris à le lire.

Je vous signale que l'auteur m'a fait savoir qu'il a tiré une cinquième édition de son livre « Marouska », qui est toujours en vente, au prix de 32 F franco, chez l'auteur, (Armand TOUPET, 18250 Henrichemont, CCP Orléans 869-23.)

Je suis certain que ce livre plaira à nos amis P.G. Je vous ai dit que j'avais pris un plaisir extrême à le lire et je vous en conseille l'achat. Il ne déparera pas votre bibliothèque. Comme d'ailleurs un autre livre du même auteur : « La fille de Karl », dont il ne reste plus qu'une centaine d'exemplaires. Ce livre est en vente chez l'auteur, au prix de 29 F franco.

Voici le thème de « La fille de Karl » :

La seconde guerre mondiale a dressé le monde entier contre l'Allemagne hitlérienne. Tout particulièrement, les Français ont eu à subir les conséquences de ce conflit. Pour l'un d'eux, Jean Bertin, cinq ans de captivité lui ont permis de découvrir le peuple allemand et de le juger sous un angle plus favorable que la plupart de ses compatriotes. Pourtant, lorsque vingt ans plus tard il se trouvera face à son fils désireux d'épouser une Allemande, il sentira renaître en lui cette aversion pour l'ennemi d'hier et tentera de la lui inculquer. C'est alors qu'il découvrira en son enfant une génération qui conteste, accuse et voit loin, très loin. A travers ce roman d'amour puissant et parfois tragique, c'est tout ce conflit qui sera présenté.

Voici les fêtes qui approchent. C'est le moment des cadeaux familiaux. Vous, Madame, qui prenez plaisir à lire Le Lien de votre mari, faites donc une surprise à votre ancien P.G. Offrez-lui soit « Marouska », soit « La Fille de Karl » et, pourquoi pas, les deux. Ces deux livres sont tellement captivants à lire, que votre K.G. de mari vous en sera reconnaissant.

H. PERRON.

COURRIER DE L'AMICALE

Notre ami **HURMAN Albert**, résidence Les Lavandes, av. Maurice-Jeanpierre, 06110 Le Cannet-Rocheville, s'étonne de recevoir encore deux exemplaires du Lien malgré sa première intervention. Que notre ami ne s'alarme plus ; sa réclamation avait bien été enregistrée, mais les bandes sont tirées un mois à l'avance et la mise à jour ne peut être faite que deux mois après. Merci encore à l'ami HURMAN pour son amicale intervention.

Notre ami **MUNY Marcel**, 173, av. des Plages, 62780 Cucq, a de nouveau été refusé pour sa demande de carte de combattant. Qu'il ne désespère pas, le grelot est accroché et nous espérons obtenir satisfaction. Nous mettons tout en œuvre pour que nos camarades P.G. obtiennent tous la carte de combattant.

Une carte de La Bresse, de notre ami **Jean Le QUELLEC**, en vacances dans les Vosges avec son épouse : « En vacances dans les Vosges, arrêt obligatoire à La Bresse, au Vieux Moulin, où à notre arrivée, « le Bertin a pété ! ». A Gérardmer, retrouvailles avec la famille Noël POIRIER, après plus de 32 ans ! »

Et le grand Bernard ajoute : « Le vieux moulin tourne encore, avec le grand Bernard, mais pour combien de temps ? Salut fraternel et bonne zozotte... »

Et la carte collective est signée par Jean Le QUELLEC, Lucie Le QUELLEC, Noël POIRIER, Madeleine et François MARCHAL et le grand Bernard. Belle brochette d'amis !

En ce qui concerne notre breton de Carnac, l'ami Jean, nous voudrions conter une petite anecdote :

Le Lien, qui fut de tout temps adressé à Jean Le QUELLEC à l'adresse de l'Hôtel des cyclistes à Carnac, nous revint, il y a quelques mois, cette année, avec la mention « N'habite pas à l'adresse indiquée », et cela plusieurs mois de suite. Quand on sait que l'agglomération de Carnac compte environ 2000 habitants, que notre ami Jean est conseiller municipal de la ville et même adjoint au maire, qui n'est autre que le ministre de l'Intérieur, qu'il est toujours un grand sportif... il faut avouer que les P.T.T. exagèrent un tantinet... que, j'en ai fait moi-même l'expérience, si vous demandez à n'importe quel habitant de Carnac l'adresse de notre ami Jean Le QUELLEC, on vous la donnera de suite... Alors ? Saboteur !

Maintenant tout est rentré dans l'ordre. Nous avons la nouvelle adresse de notre ami breton et nous espérons que les P.T.T. ne voudront plus l'ignorer.

Une carte de notre ami **Jean RAYNAL**, en cure à Arles-sur-Tech (P.-O.), dans la maison de repos des anciens P.G. des Pyrénées-Orientales :

Depuis le 14 septembre, j'effectue ma cure annuelle de repos pour maintenir mon état de santé, qui reste fragile. Le temps est parfait dans l'ensemble. J'ai envoyé de mes nouvelles à notre ami STORCK. Je pense que le bureau se porte bien. Mes amitiés à tous, en particulier à BRANDT (j'ai égaré son adresse, qu'il m'en excuse) et RYSTO. Par l'intermédiaire du Lien, transmettez mes bonnes amitiés amicalistes à tous. »

Tous nos meilleurs vœux de bonne santé à notre ami RAYNAL.

Décidément, nos amis P.G. aiment bien se rassembler. Une carte de la Haute-Marne, de Buxières-les-Froncles pour préciser, nous apporte la nouvelle d'une rencontre entre nos amis **Charles BRANDT**, **Roger COLIN** et **Charles VAUGIEN**, fidèles amicalistes :

« Dans l'optique des rencontres lors de nos déplacements, nous voici réunis, avec nos épouses, en évoquant bien des faits et souvenirs se rapportant à la captivité. Notre fraternel salut à tous les membres de l'Amicale et, surtout, à nos doyens BURNEL et STORCK. Signé C. BRANDT. »

« Bonne journée passé avec les amis VAUGIEN et BRANDT à Buxières-les-Froncles. Nous avons évoqué de vieux souvenirs. Amical bonjour à tous les amis de la Chaussée d'Antin. » Signé R. COLIN. »

« Excellente journée avec les amis COLIN et BRANDT et nos épouses. Amical souvenir à tous. » Signé C. VAUGIEN. »

Bonne et agréable journée aux amis.

Une visite de Jeanne et Henri STORCK à Bigançon chez notre amie **Germaine BARON** nous a valu d'avoir des nouvelles de cette dernière. La vie est dure pour les veuves de nos camarades et, quand s'y mêlent aussi des embarras financiers, cela devient plus difficile. Bien sûr, notre caisse de secours veille sur les besoins de nos chères amies, mais le temps passe et le nombre des veuves augmente sans cesse. Par nos démarches, nous essayons d'amener un peu de bonheur dans leur vie. Quand nous réussissons, nous sommes récompensés. A notre amie Germaine, qui fut longtemps parmi nous avant de se retirer dans sa maison des Landes, nous adressons notre fraternelle amitié et notre bon souvenir.

Une carte de notre ami **Joseph FRANCESCHI**, de Cagnano, 20228 Luri, nous donne de bonnes nouvelles de toute sa famille. Le feu qui a sévi dans le cap corse a épargné son village et nous en sommes très contents. L'ami Joseph va désormais jouir de sa retraite artisanale ainsi que de la retraite des A.C. Nous lui souhaitons, ainsi qu'à Mme Franceschi, une longue et heureuse retraite dans sa belle Corse natale.

Nous étions inquiets de ne pas rencontrer nos amis

Lucien GAUDRON et madame à nos dîners mensuels ils sont très fidèles, mais une carte vient de dissiper notre inquiétude. Et cette carte vient des Indes, excusez du peu ! Merci de leur amical souvenir d'un voyage agréable sous un soleil tropical agrémenté de pluies diluviennes de la Mousson. Donnons-leur rendez-vous au premier jeudi pour la narration du voyage de nos deux heureux globe-trotters.

Notre ami **Maurice DREVEN**, de Grenoble, ancien des X, nous écrit :

« ...Comme partout Grenoble est dans le froid et nos montagnes sont blanches. Avec le soleil la chaîne de Belledonne est splendide à voir. Ma retraite a bien commencé et je ne puis formuler qu'un vœux, que cela continue. J'espère « monter » à Paris sous peu et ne manquerai pas de rendre visite au « Bureau » et revoir le Bouthéon, ce qui me rappellera 1957 et ce cher DUBOIS. Vingt ans déjà, où durant sept mois j'avais pris pension au Club ! A tous les V et X, mon meilleur souvenir et aux membres du bureau mon admiration. »

Merci cher ami **DREVEN**. Mais en ce qui concerne le Bouthéon, il n'existe plus. Il a trépassé à trop de soucis. Et c'est bien dommage. Quant à notre brave Dudu (DUBOIS), il se porte toujours bien, aux dernières nouvelles. Espérons ta visite. Pourquoi pas le 9 avril ?

Notre ami **Paul DUCLOUX**, place de la Mairie, La Guiche, 71220 Saint-Bonnet-de-Joux, notre actif délégué de l'Amicale VB-X ABC pour la Saône-et-Loire, est bien remis des fatigues de l'organisation de son magnifique voyage-pèlerinage à Sandbostel. Son mois d'août a été très occupé. Le syndicat d'initiative de Charolles a aménagé dans un couvent une très belle salle d'exposition. La direction a mis gracieusement cette salle à la disposition de notre ami, pour la deuxième quinzaine d'août. Il a eu de nombreux visiteurs et quelques ventes. La jeunesse a été particulièrement intéressée par son carnet de croquis sur la captivité... Des coupures de journaux attestent la grande valeur du talent de peintre de notre ami DUCLOUX et nous lui adressons toutes nos félicitations. Attendons, avec impatience, la publication des fameux croquis de captivité... les gars de Sandbostel vont être comblés !

Toujours fidèle à l'amitié, notre ami **Williams BLEY**, 19, rue Saint-Antoine à Paris, est venu nous rendre sa visite habituelle et s'acquitter de sa cotisation 78. Jamais en retard, l'ami Williams, notre recordman mondial des écaillers, son record est toujours debout depuis plus de 20 ans ! Et il n'oublie jamais notre caisse d'entraide. Merci Williams !

Pour les anciens VB, nous signalons que notre ami **Jules FRANZ**, leur dernier homme de confiance et qui, à la libération du stalag VB, avait causé de grandes inquiétudes à ses nombreux amis P.G. car il avait été emmené par les S.S., est à la retraite et qu'il a choisi le Midi pour s'y reposer. Sa nouvelle adresse : 9, rue Maurice-Favier, 04000 Digne. Souhaitons à notre ancien président une longue et heureuse retraite, et... merci pour notre caisse d'entraide.

Merci à notre ami **Roger DORLE**, 31, av. Parmentier, 75011 Paris, qui n'attend pas, dit-il, l'appel du trésorier. Notre ami Roger vient de prendre sa retraite. Nous lui souhaitons longue et heureuse. Et merci pour notre caisse d'entraide.

Notre ami **RICHARD Emile**, 53, rue du Petit-Chasseur, Epieds-en-Beauce, 45130 Meung-sur-Loire, nous écrit : « Suite à la réception du dernier Lien et craignant d'oublier ensuite de le faire, je vous adresse ma cotisation pour la prochaine échéance, avec un petit mieux pour la Caisse d'entraide. »

Je profite de cela pour renouveler à tous nos dévoués du Bureau, Perron, Gehin et autres, aux anciens de l'Aubege, Boudet, Dantin, à Henri Penel, mes amitiés et mes meilleurs souvenirs.

La santé est toujours à surveiller, car le « moteur » a toujours quelques petits ratés.

J'envoie cette cotisation bien que membre à vie, car la cotisation payée alors n'a plus d'existence légale maintenant.

Cordiales amitiés à tous et mes sincères encouragements. »

Nous remercions notre sympathique ami **RICHARD**, qui fut le seul membre à vie de l'Amicale. Car il faut dire que, lorsque fut fondée l'Amicale, il avait été créé le titre de membre à vie moyennant un versement de 5000 F, ce qui en 1945 représentait une fort jolie somme. Mais depuis, avec les dévaluations successives et l'inflation, cette somme maintenant paraît dérisoire. Mais en 1945, il fallait un grand courage et beaucoup de confiance en l'amitié P.G. pour être membre à vie. Aussi, à notre grand ami « le notaire », aujourd'hui « honoraire », adressons-nous nos vifs remerciements et nos félicitations pour sa confiance toujours justifiée, après 32 ans d'amitié. Et tous nos vœux de bonne santé et de longue retraite.

Notre ami **LAVIGNE Henri**, 07170 Villeneuve-de-Berg, adresse à tous les anciens du Lazaret de Sandbostel où il était infirmier au service otho-rhino, son plus profond souvenir. Il souhaite à tous une parfaite santé, adresse ses sincères félicitations à toute l'équipe du Lien et espère nous retrouver tous à Lourdes en 1979. Merci pour notre caisse d'entraide.

Nos amis **ESTACE** ont quitté leur port d'attache de Cherbourg pour aller, en grands voyageurs qu'ils sont, faire un séjour dans les îles Baléares, d'où ils adressent leurs amicales pensées à tous.

Notre amicale bienvenue à notre ami **Gilbert LEN-GAGNE**, 27, rue de l'Hallue, 80300 Warloy Baillon, qui a participé au dernier pèlerinage à Sandbostel, organisé par notre ami DUCLOUX.

Notre ami **René GALMICHE**, 4, rue de l'Eglise, 90200 Giromagny, a le regret de faire connaître aux camarades du VB le décès de notre excellent amicaliste **Georges DOEBLIN**, boulanger retraité aux Piers-des-Cols à Champagny (70). De nombreux P.G. assistaient à ses obsèques.

Nous remercions notre ami René de nous avoir prévenus du décès de notre ami DOEBLIN, mais nous étions au courant de cette triste nouvelle par Mme DOEBLIN. L'annonce du décès est parue dans notre Lien de novembre 1977. Toutes mes amitiés, mon cher René.

Merci à l'ami **BOURTON René**, rue du 8-mai 1945, 57130 Ars-sur-Moselle, de nous avoir signalé la double expédition du Lien par suite d'un changement d'adresse. Il y a parfois des « évasions » et nous remercions nos amis qui ont eu la gentillesse de nous prévenir. L'ami BOURTON adresse son plus cordial souvenir à tous.

L'ami **LADANE** de Metz, en congrès national à Bordeaux, adresse toutes ses amitiés au président, à tous ses collaborateurs et à tous les amicalistes. Toujours sur la brèche, l'ami LADANE.

Notre ami **COMMES Jean**, HLM Champ-de-Mars, Bt 7, escalier D2, n° 356, 66000 Perpignan, n'a pas de réponse de son ami belge **Jean FONTENELLE** et s'en inquiète. Nous sommes certains que ces lignes vont tomber sous les yeux de notre ami Fontenelle et qu'il va faire le nécessaire afin de calmer les inquiétudes de son ami COMMES, qui craint que sa lettre se soit égarée. Nous profitons de cette occasion pour rappeler notre bon souvenir à notre ami belge des X, **FONTENELLE**, que nous avons eu la joie de rencontrer lors de notre assemblée générale de 1977.

Nos amis **Henry et Georgette AUBEL** nous envoient du « pays » où ils sont revenus prendre un peu l'air, profitant du long week-end de la Toussaint. Le soleil les accompagnait au départ de Grenoble, mais les a laissés tomber et il commence à faire frisquette. Leurs bonnes amitiés à tous.

Le « pays », pour l'ami Henry, c'est la montagne vosgienne. Cornimont n'est pas loin de la Bresse et la visite au « grand » s'imposait. Une occasion comme une autre de faire « péter » une Bertin !

Toutes nos amitiés et notre bon souvenir au sympathique couple grenoblois que nous aimerions bien revoir à une de nos assemblées générales. Pourquoi pas à celle du 9 avril 1978 ? Allons Henry, un bon mouvement !

Notre ami **Rémy DANIEL**, 63, rue de Chadelle, 54400 Longwy, ayant appris l'existence de l'Amicale, s'empresse d'y adhérer. Nous lui souhaitons la bienvenue parmi nous où il va retrouver beaucoup d'amis du VB. Il nous prie de transmettre son amical souvenir à l'ami **Frédéric BALLE** (violoniste virtuose du VB) qu'il a bien connu à Villingen et aux autres camarades du VB qui l'ont bien connu. Nous signalons que notre ami Daniel est un des premiers arrivants au stalag VB, puisqu'il porte le n° matricule 337.

Un autre nouvel adhérent, à qui nous souhaitons également la bienvenue parmi nous, est notre ami **Adrien LACROIX**, rue Pierre-Bonnard, 38690 Le Grand Lemps. C'est grâce à notre dévoué délégué de l'Amicale pour le département de la Saône-et-Loire, notre ami **Paul DUCLOUX**, qu'il a connu l'existence de l'Amicale. Voyez le beau travail amicaliste que font nos délégués départementaux. Notre ami LACROIX nous écrit :

« Capturé dans un encerclement le 12 juin 1940 à St-Valéry-en-Caux, emmené à pied par étapes de 40 à 50 km par jour, sans manger ni boire, pour arriver autour du 7 juillet 1940 au camp XB de Sandbostel. Je n'ai séjourné qu'une semaine, le temps de me faire immatriculer sous le n° 31118. Le 13 juillet 1940, après-midi : un lot de 20 camarades et 2 sentinelles, sur une remorque attelée à un tracteur en route pour un minuscule village uniquement agricole, Insel, à environ 4 km de Schneverdingen dans l'arrondissement de Solla, où nous attendait une petite baraque déjà aménagée avec literie superposée et un casse-croûte, qui fut vraiment bienvenu. Le lendemain, 14 juillet, rassemblement devant la baraque, où avaient rendez-vous les paysans, convoqués pour venir choisir leur homme. »

Et c'est ainsi que je suis resté cinq ans dans le même village, dans la même ferme et chez le même patron. Le jour de la libération ne devait arriver que le 17 avril 1945, à la venue des Anglais.

Le rapatriement s'effectua ensuite par étapes, chaque jour, par des camions anglais redescendant au ravitaillement. Et c'est ainsi que je suis arrivé à Lille, dans la nuit du 27 avril. Départ le lendemain 28 avril, de suite après-midi, pour arriver à Lyon le 29 au soir. Couché près de la gare et, le 30 avril, nouvelle et dernière étape en train pour arriver enfin à Grand Lemps, à 11 heures.

Je vais recevoir le journal Le Lien et j'en suis très heureux. Ce journal m'apportera des nouvelles du camp XB à Sandbostel dont j'ai fait partie pendant cinq ans.

Avec mon bon souvenir à mes anciens camarades, nous serions heureux si notre ami LACROIX pouvait nous fournir les adresses de ses anciens camarades de Kommando. Ce serait une joie pour nous de les mettre en contact par notre journal.

DÉPOT MEUBLES : RYSTO

7 ter, avenue de St-Mandé — PARIS (12^e)
Tél. 343-45-07

Centralisation du Meuble

pour les Négociants Français

DÉPOT MEUBLES RYSTO

7 ter, avenue de Saint-Mandé
PARIS 12^e — Métro : NATION
Téléphone : 343-45-07

Renseignements gratuits à tout membre
de l'Amicale VB - X ABC

Nous avons eu la bonne surprise de la visite de nos amis **LEJAY et madame**, de Cholet (Maine-et-Loire) lors du premier jeudi de novembre, accompagnés par notre dévoué vice-président, STORCK. Ils ont participé à notre dîner mensuel et ils ont pu s'apercevoir que l'ambiance P.G. existe toujours. Trente-cinq convives participaient à ce dîner du premier jeudi mensuel. C'est une joie pour nous, les parisiens, d'accueillir nos camarades de province pour une soirée amicaliste. Aussi nous demandons aux provinciaux qui viennent à Paris de faire coïncider leur voyage avec un premier jeudi mensuel et ils passeront la soirée avec leurs anciens camarades de captivité.

Notre ami **Henri DAUBIGNY**, 19 bis, rue de la République, 77210 Avon, nous écrit :

Je ne sais si j'aurais dû commencer ma lettre par « Mon cher rédacteur en chef », mais de toutes façons

ÇA BOUGE DANS LA VALLEE DU RHONE

Le dimanche 20 novembre 1977, nos amis Yvonne et Jules GRANIER recevaient à Chavagnac leurs amis P.G. et quelques amis.

Il y avait là, accompagnés de leurs épouses, nos amis POUDEVIGNE, représentant de l'Amicale pour l'Ardèche, CHENIVESSE, CAUSSE, BERNARD et MATEO.

Ambiance du tonnerre, comme dans toute réunion P.G. Une carte collective adressée à l'Amicale certifie cette rencontre mémorable. Un projet a été proposé et adopté à l'unanimité des présents. Le voici tel que le présente notre ami Jules :

« Au cours d'une réunion que nous avons organisée à la maison, nous avons pensé qu'un déjeuner amical à la limite de l'Ardèche et du Gard pourrait réunir les amicalistes habitant ces deux départements. Evidemment, les camarades des départements limitrophes ne seraient pas exclus de cette réunion, bien au contraire.

Compte tenu des vacances scolaires, pendant lesquelles il est fait souvent appel aux grands-parents que nous sommes pour la plupart et de l'assemblée générale de l'Amicale, nous avons retenu la date du 12 mars 1978.

Nous voudrions qu'un appel passe dans le prochain Lien pour que ceux intéressés par ce repas adressent leurs inscriptions à :

pour l'Ardèche : POUDEVIGNE, Pradons, 07120 Ruoms - Tél. (75) 39-66-21.

pour le Gard : GRANIER, Chavagnac, Gagnières, 30160 Bessèges - Tél. (66) 85-46-49.

Nous comptons sur la participation massive des épouses. »

Un grand bravo à nos deux représentants de l'amicale, GRANIER et POUDEVIGNE, qui font du bon travail. Nous demandons à nos amis de la région Cévennes-Provence de répondre avec enthousiasme à cette belle initiative de fraternité P.G. afin que cette journée de retrouvailles soit une grande réussite.



CARNET ROSE AU 605

Michel et Michèle VAUTHIER (fille de notre ami Lucien CORTOT, Nancray, 25360 Bouclans), sont heureux de vous annoncer la naissance de Maxime, le 3 novembre 1977, à Dijon.

Notre ami Lucien vient de gagner de haute main sa deuxième brique. Nous lui adressons nos sincères félicitations ainsi qu'aux heureux parents et souhaitons au nouveau petit 605 longue vie, santé et bonheur.

je veux te remercier de nous avoir donné à tous des nouvelles du Grand Bernard.

Le VB vient de perdre une partie de lui-même car chez JEANGEORGES, à l'Hôtel du Vieux Moulin, nous avons eu de très bonnes réunions, joyeuses, officielles ou non, mais toujours animées, joyeuses, avec bonne chère et bons vins, qui ont été organisées sur place. Le relais nous manquera dans nos périples en France.

Toutefois, et malgré le reportage de notre rédacteur en chef, malgré l'impossibilité d'organiser aussi rapidement une réunion VB à La Bresse, je pense que nous devons marquer notre amitié et notre sympathie d'une manière plus sensible. Aussi je vous propose l'organisation d'une réunion VB à La Bresse et à l'Hôtel du Vieux Moulin, d'une réunion d'adieu rassemblant tous ses nombreux amis et qui pourront faire le déplacement, JEANGEORGES et Mlle Angèle étant nos invités à tous. Une date fixée, une annonce dans Le Lien et je suis sûr que les inscriptions seront nombreuses, en particulier parmi les anciens du Waldhotel. Le souhait est exprimé et, conciliant la vitalité et ton dynamisme, je compte sur toi, mon cher PERRON, pour transformer cette proposition en une réalité solide.

Amitiés sincères, à partager avec tout le bureau. » Et voilà ! L'idée est lancée. J'attends de nos nombreux amis qui ont fréquenté le Vieux Moulin leurs opinions. Qu'ils me donnent des dates, des suggestions, leur adhésion au projet de l'ami DAUBIGNY, auquel je souscris de tout cœur. L'amitié P.G. vaut bien une grande réunion dans le sanctuaire de La Bresse, au Vieux Moulin.

La bonne tactique

Le Kommando d'Allmendingen avait plutôt mauvaise réputation. C'était un kommando d'usine, une usine un peu particulière, car on y fabriquait du ciment. Tous les prisonniers envoyés là n'aspiraient en général qu'à une chose : en partir le plus vite possible.

Plus que partout ailleurs, les besognes étaient pénibles, la surveillance des gardiens continuelle et la nourriture chichement mesurée. Au surplus, chaque dimanche, il fallait régulièrement décharger des wagons. Enfin, dans ce décor sinistre, la poussière régnait en maîtresse et le grondement des broyeurs mettaient les nerfs à rude épreuve.

Au début de la captivité, les Français formaient la majorité du personnel, mais peu à peu, les événements militaires aidant, des Serbes et des Russes avaient pris leur place.

Ce fut, toutefois, une belle surprise pour les contremaîtres allemands, quand ils virent arriver en renfort, au cours de l'été 44, un détachement d'Hindous, comprenant une cinquantaine d'hommes.

C'étaient d'anciens combattants de la 5^e armée britannique, capturés en Egypte par les troupes de Rommel.

Longtemps, ils avaient moisi dans différents camps, montrant peu d'enthousiasme à répondre aux offres de travail. Abondamment pourvus de colis, ils seraient volontiers restés oisifs. Mais les plus belles choses ont une fin et un jour, bon gré mal gré, ils avaient échoué à Allmendingen.

Dès les premiers temps, ils se signalèrent à l'usine par une lenteur remarquablement étudiée. Les tâches ingrates ne les rebutaient pas, mais ils les accomplissaient avec des gestes calculés qui faisaient le désespoir des gardiens.

Il s'avéra tout de suite que les injures et les glissements n'avaient que peu d'efficacité sur eux. Les « Los » ou les « Schnell » laissaient les Hindous parfaitement indifférents. Comme s'ils n'entendaient pas, ils continuèrent à charger des wagonnets en mesurant savamment leurs efforts.

Et que leur dire ?

Ils ne montraient jamais de flagrante mauvaise volonté. Impossible de les accuser de « sabotage ».

A ce régime, le rendement s'en ressentait quelque peu, ce qui n'était pas sans avoir des incidences fâcheuses sur la tranquillité des sentinelles. Le kommandoführer, un feldwebel, était parfois convoqué à la direction de l'usine. Au retour, ses subordonnés, même les plus obtus, comprenaient aisément, à sa mine, qu'il n'avait pas reçu de félicitations.

Cependant l'automne 44 était venu, apportant son cortège habituel de ciels gris et de brouillards. La température baissait et, dans les bâtiments pleins de courants d'air, les Hindous commençaient à grelotter, sans d'ailleurs déployer plus de zèle dans leurs occupations.

On atteignait le début de novembre. Une semaine avait passé sans incident notable. Il semblait même qu'une légère — oh ! très légère ! — recrudescence d'ardeur se manifestait chez les prisonniers.

Les « wachmann » reprenaient confiance.

« Sans doute — pensaient-ils — la bonne parole a-t-elle porté ses fruits ! »

On allait en tirer quelque chose, de ces travailleurs à la face cuivrée. Les méthodes germaniques, solidement éprouvées, ont du bon et le génie du Führer est incommensurable ! Voilà encore cinquante hommes gagnés à la Grande Cause.

Mais l'euphorie dura peu. Un beau matin, sans que rien ne l'eût fait pressentir, tous les Hindous, à la même seconde, se trouvèrent plaqués au sol, jambes repliées, mains en avant, le corps tourné en direction de l'Orient.

Perplexe, chaque gardien, dans son secteur d'usine, ne savait quelle attitude adopter. Pareil cas n'était pas prévu dans les consignes générales du parfait geôlier. Aussi, les réactions furent-elles diverses : les uns donnèrent de la voix, d'autres, totalement ébahis, restèrent cois.

Après cinq minutes d'immobilité, les Hindous reprirent le travail avec leur placidité coutumière. Cet intermède donna lieu, pendant la pause de midi, à des conciliabules passionnés entre les gardiens. Consulté, le feldwebel ne put apporter que des explications évasives.

Dans la soirée, vers 15 heures, interrompant à nouveau leurs différentes besognes, les cinquante Hindous, avec ensemble, se retrouvèrent la face contre terre, dans une posture de prieur musulman.

Cette fois, bien qu'interloqués, les gardiens n'hésitèrent pas à pousser quelques rugissements du meilleur aloi.

Sans s'émouvoir, les Hindous continuèrent leurs invocations pendant six ou sept minutes.

Assez inquiet, un émissaire alla rendre compte au feldwebel. Celui-ci, dérangé dans sa distraction favorite — la sieste, près d'un bon feu et d'une bouteille de schnaps — ne cacha pas sa mauvaise humeur. Après les « Herr Gott sacrament » d'usage, il fit mander l'homme de confiance des prisonniers.

C'était un caporal aux traits fins et au regard intelligent, qu'on disait avoir été étudiant dans une université anglaise.

Tiré à quatre épingles, d'une correction parfaite, il laissa passer, au garde-à-vous, les premières fureurs de l'orage.

Les Allemands sont toujours impressionnés par une attitude militaire impeccable. Le feldwebel se radoucit quelque peu et c'est plus calmement que, l'interprète étant arrivé, se déroula l'entretien :

— Pourquoi abandonnez-vous le travail sans autorisation ?

— Il n'est pas question d'interrompre le travail. Nous accomplissons nos devoirs religieux.

— Ce n'est pas interdit. Mais vous avez le soir ou le matin pour cela. Avant ou après le travail...

— Nous devons le faire également dans la journée. Notre année sainte vient de débiter et il n'y en a que deux par siècle. Nos rites sont très sévères et nous obligent à de fréquentes prières. Vous ne pouvez nous en empêcher. La Convention de Genève garantit l'exercice des cultes !

Le feldwebel se grattait la tête. Il se sentait sur un terrain glissant. Ce caporal paraissait sûr de ses dires. Et puis les Anglais ou leurs protégés sont toujours des sources d'ennuis !

Il prit pourtant son ton de commandement pour conclure :

— En tout cas, ne recommencez plus !

— Nous devons respecter les règles de notre religions. C'est hier seulement qu'a commencé notre année sainte !

Le lendemain matin, il y eut deux séances de prosternation, de huit minutes chacune. A un signal convenu, les cinquante prisonniers lâchaient leurs outils et s'aplatissaient en un clin d'œil.

Furibond, le kommandoführer se répandit en menaces précises. Il devint rouge, tapa du pied, parla de « sabotage » et de « strafkompanie ».

Impassable, l'homme de confiance écouta sans broncher. Quand il eut la parole, ce fut pour renouveler, avec douceur, ses explications de la veille.

Après s'être torturé la cervelle, le feldwebel, traversé d'une idée, alla consulter les papiers qu'il possédait sur l'identité de ses détenus. Les renseignements furent maigres. En face de la mention religion, on lisait un mot bizarre qui n'éveilla rien dans l'esprit du chef de kommando. Il ne s'agissait pas d'une des grandes religions connues de l'Asie, mais vraisemblablement d'une secte peu répandue, comme l'Inde en possède tant. Difficulté, par conséquent, de vérifier l'exactitude des affirmations de ce petit caporal si plein d'assurance...

Dans l'après-midi, à trois quarts d'heure d'intervalle, les Hindous entrèrent en transe, par deux fois, au total vingt minutes soustraites à l'Economie allemande.

Les contremaîtres civils se fâchèrent à leur tour. Ces pratiques jetaient de la perturbation dans le service. Sur le coup de cinq heures, le feldwebel fut appelé promptement à la Direction. Le soir même, il alerta le commandant de compagnie, par téléphone...

Dès le petit jour, l'oberfeldwebel de contrôle — le teilbezirkführer, un nom charmant — était sur les lieux, ce qui n'empêcha pas, à 8 h 30, les cinquante prisonniers d'être allongés, la tête entre les bras, aussi rigides que des cadavres.

L'oberfeldwebel réfléchit. Fallait-il tempêter ou user de diplomatie ? Il choisit le second procédé et fit appeler l'homme de confiance.

— Les Allemands vous veulent du bien ! S'ils combattent, c'est pour la liberté de l'Europe, mais

aussi pour la vôtre. Quand nous aurons gagné la guerre — et ce sera bientôt — nous chasserons les Anglais des Indes et vous deviendrez alors un grand peuple indépendant. En attendant, il faut nous aider à remporter rapidement la « victoire finale ». Ici, vous êtes bien traités. Vos rations sont les mêmes que celles des ouvriers allemands. Je ne comprends pas que vous ralentissiez le travail !

Ces subtilités laissèrent le caporal insensible. Il répondit d'une traite à l'interprète :

— Nous ne demandons pas mieux que de travailler. La preuve : voyez la bonne volonté qui nous anime ! Ici, le climat est très mauvais pour nous, le froid nous paralyse. Eh bien ! malgré ces conditions très défavorables, il n'y a presque pas de malades. En revanche, nous ne désirons que peu de choses : qu'on nous laisse pratiquer notre religion sans entraves. Notre année sainte est commencée. On ne peut nous contraindre à négliger le salut de notre âme !

Un peu plus tard dans la matinée, il y eut de nouveaux salamalecs qui se prolongèrent dix minutes et, au cours de la soirée, on enregistra deux interruptions de travail.

Le jour d'après, les pauses consacrées à la méditation augmentèrent de fréquence et de durée : trois le matin, trois l'après-midi, une douzaine de minutes à chaque fois. Un oberleutnant, dépêché en toute hâte par la compagnie, crut bon d'employer la méthode d'intimidation. Il rassembla tout le monde et, tout en faisant sonner ses bottes, agita les foudres de la prison, du jeûne et des camps de discipline.

Ses menaces, traduites par l'interprète, n'amenèrent pas un tressaillement sur les cinquante visages indéchiffrables. L'officier, en bon paysan du Mecklembourg qu'il était, se sentait mal à l'aise devant cette indifférence collective.

Exaspéré, il conclut néanmoins : — Si ces actes d'indiscipline ne cessent pas à partir de demain, votre homme de confiance sera mis en prison jusqu'à nouvel ordre.

Dans le silence absolu qui suivit, aucune des cinquante physionomies ne laissa transparaitre la moindre expression.

Au rythme de trois accroupissements avant midi et trois après, les séances continuèrent. L'homme de confiance fut mis en cellule, ce qui n'eut pas le plus petit effet sur le comportement de ses compatriotes. Ils continuèrent à se prosterner avec un sérieux et une régularité qui impressionnaient les Allemands.

Huit jours plus tard, une délégation venue de Villingen enquêtait sur place.

Un capitaine et trois ou quatre gradés de sa suite soumièrent les Hindous aux feux croisés des promesses et des menaces.

L'homme de confiance, libéré pour la circonstance, ne se démentit pas un seul instant. Ferme et poli dans ses déclarations, il renforça au contraire sa thèse par des arguments nouveaux mûris en prison :

— Mes camarades attachent une grande importance à la vie mystique. Aux Indes, nous passons la majeure partie des journées en prière. Si on nous empêche d'honorer nos Dieux, comme il convient, au seuil d'une année impatiemment attendue, mes camarades en seront très affectés. Ils n'auront que peu de cœur à l'ouvrage, alors que l'usine doit maintenir sa production. Je me permettrai d'ailleurs de vous demander l'autorisation d'aviser la Croix-Rouge internationale. Pensez-vous que les prisonniers allemands en Angleterre auraient bon moral s'ils étaient privés du réconfort de la religion ?

Démontés, les officiers se regardaient, cherchant à deviner les pensées du hauptmann, afin de prendre une attitude conforme à la sienne. Les troupes allemandes ne traversaient pas précisément une ère de succès. Ce sont des choses qui pèsent dans le choix d'une décision.

Il fit signe à ses sous-ordres : — C'est un cas qui demande une étude sérieuse. Nous allons faire un rapport à la kommandantur !

Durant la semaine qui suivit, les exercices de placage au sol continuèrent à la même cadence : cinq à six par jour. Mais la durée de chaque séance avait sans cesse tendance à augmenter.

Les gardiens, découragés, ne protestaient plus que pour la forme. Quant au feldwebel, d'une humeur massacrante, il se cantonnait dans sa baraque et se vengeait sur la bouteille de schnaps, en attendant des instructions.

Celles-ci arrivèrent enfin ! C'était l'ordre pour les Hindous de quitter Allmendingen...

On raconte qu'en prenant le train, l'homme de confiance avait des lueurs malicieuses dans les prunelles...

Maurice ROSE.

"Marouska"

Parmi tant d'autres

— Du, Komm her !

Fritz, l'obergefreiter, m'interpella : « Toi, viens ici ». C'était court mais significatif. Je me levai et suivis mon garde-chiourme.

Depuis huit jours, mes camarades de kommando m'avaient élu homme de confiance. Nous étions environ deux cents, deux cents pauvres gars, issus de tous les coins de France, que la guerre et sa défaite avaient rassemblés là, pêle-mêle, en Autriche, à Dorf an der Enns.

Février 1942 tirait à sa fin.

Là-bas, en France, la collaboration battait son plein et le Trait d'Union, le journal officiel des camps, à tour de bras, en faisait les éloges. Le nom de Scapini s'élevait partout. Ici, par moments, ces messieurs prenaient des manières et faisaient semblant de nous parler, non plus en maîtres, mais en amis. En général, ça ne durait pas longtemps, le naturel reprenait vite le dessus.

Un dimanche matin, on nous avait tous réunis dans le réfectoire.

Tout le « gratin » était rassemblé. Un capitaine allemand, délégué à la propagande, venu spécialement du stalag, tirait nerveusement sur sa veste bien ajustée et faisait sonner sur le plancher de magnifiques bottes rouges, reluisantes et bien ferrées. Près de lui, notre chef de poste, Karl, brave pâtissier autrichien que la guerre avait fait Feldwebel, essayait de rentrer, mais en vain, un ventre bien dodu, certainement plus à l'aise devant une table que lié par un ceinturon. Il y avait également Fritz, aussi raide et aussi sec qu'un piquet de châtaigner, puis les autres sentinelles, toutes ajustées, rasées de près, tirées à quatre épingles, brillantes, comme passées à l'encaustique de la tête aux pieds. Un peu à part, se tenaient les autorités civiles du camp, en l'occurrence les deux ingénieurs de la « Firme Philippe Holzmann », pour laquelle nous travaillions.

Nous, nous étions en face d'eux, alignés tant bien que mal, sur cinq rangs, tout le long de la baraque.

Un « achtung » sonore nous cingla tout à coup et nous figea — si l'on peut dire — dans un garde-à-vous bien loin d'être irréprochable.

Nous ne voulions plus être soldats et nous n'avions jamais eu l'esprit de parade.

— Repos.

Parlait-il français? Bien sûr, tout comme les deux ingénieurs, d'ailleurs.

— Messieurs...

Ce fut un long discours. J'en ai retenu deux noms et un mot : Pétain, Scapini, Collaboration.

On connaissait la musique. C'était bien la peine de nous faire rater une partie de belote. La nouvelle Europe? Quelle blague! Vous pensez si ça nous était égal. Une distribution supplémentaire de biscuits de guerre nous aurait intéressés davantage.

Fatigués d'entendre toujours rabâcher la même chose, les gars commençaient à murmurer et les mots qui circulaient n'avaient rien d'académique.

— Et maintenant, je vous demande, messieurs, de nommer un homme de confiance.

C'était donc pour cela!

Ce fut alors le signal du brouhaha général et de la discussion. Certains étaient pour, d'autres contre. Tous se posaient des questions. Était-ce une obligation? De ce fait, n'allions-nous pas, nous aussi, collaborer? Quel serait le rôle de cet homme de confiance?

On nous le précisa : le porte-parole de vous tous auprès de vos gardiens.

C'était tentant. Sans doute, alors, on pourrait discuter, parlementer. De la discussion jaillit, dit-on, la lumière. Pour nous, peut-être, jailliraient quelques avantages.

D'accord. Nous acceptions.

Mais qui allait se charger de cette tâche, honorifique mais ingrate? On lançait des noms, vite récusés par les intéressés. Les Allemands nous encourageaient. Ce fut un peu la foire. Tout le monde prenait part à la discussion, militaires et civils, tantôt en français, tantôt en Allemand ou allemand petit nègre, langage cher à tous les captifs du grand Reich.

Mais pourquoi me suis-je trouvé, à ce moment précis, près de notre bon gros Feldwebel? Coïncidence? Libre cours de la destinée? Je ne le saurai jamais.

— Du! (toi) s'exclama-t-il, en me tapant sur l'épaule en un geste quasi parternel.

Et tout le monde de se retourner, et deux cents voix françaises de crier avec enthousiasme de superbes Ja! Ja!

J'étais le plus jeune. « La classe biberon », me nommait-on. J'essayai d'employer cet argument pour me défendre. Peine perdue.

Depuis qu'avec mon bon camarade Albert, nous étions au kommando, nous avions tous deux acquis une certaine notoriété. Notre arrivée avait d'abord fait sensation. Nous venions de terminer au stalag XVII B à Krems, une peine de trois semaines de cellule pour évasion. Auparavant, nous avions goûté pendant cinq jours l'aventure et la liberté sur les routes de la grande Allemagne. A cette époque, les évadés étaient assez rares et nous avions suscité, il faut bien le dire, une certaine curiosité parmi nos camarades. Combien de fois avions-nous dû raconter notre escapade! De plus, nous parlions bien la langue de Goethe et souvent nous servions d'interprètes. C'était également nous qui avions lancé les divertissements du dimanche après-midi. Interrogeant les uns et les autres, nous avions glané, ça et là, les bonnes volontés et réussi à former une petite troupe. Le réfectoire nous servait de théâtre. Albert chantait merveilleusement, je leur racontais des histoires et leur faisais du boniment. Notre première pièce venait d'être jouée. Nous avions obtenu un magnifique succès. Bref, jeunes,

ardents, toujours de bonne humeur, nous étions les amis de tous. Leurs « Ja Ja » me plébiscitaient à l'unanimité. Je compris que je ne pouvais refuser. Je regardai Albert.

— Vas-y, me dit-il, ça peut toujours servir.

Toujours pratique, mon cher copain. Je me tournai vers le « Hauptmann » et essayai de tirer le maximum de bénéfice de la situation.

— J'accepte, dis-je, mais à une condition.

— Laquelle? me demanda-t-il avec un large sourire.

— C'est que, deux jours par semaine, je n'irai pas au chantier et resterai à la baraque afin de me consacrer à mon nouveau travail.

C'était osé. Quel serait ce travail?

Je n'en avais aucune idée mais ne tardai pas à l'apprendre. Que de réclamations ai-je dû transmettre à notre bon gros feldwebel, lequel ne pouvait que lever les bras au ciel en signe d'impuissance! Que de conflits ai-je dû régler sur le chantier entre mes camarades et les contremaîtres civils!

J'étais pris entre deux feux, exactement dans la position du morceau de fer placé entre l'enclume et le marteau. Il n'y avait que huit jours que j'occupais ce poste et ma vie devenait intenable. Patates pas cuites : homme de confiance. Chambres mal balayées : homme de confiance. Mauvais rendement au travail : homme de confiance. C'était toujours la même chose, jamais une minute de tranquillité. J'étais présent aux appels, faisais le relevé des malades, assistais à la distribution de la soupe, donnais les lettres, les ramassais, assistais au déballage des colis, distribuais les vêtements, faisais l'interprète, presque toujours rabroué des Français et « engueulé » des chleuhs. Je n'avais même plus le temps de faire une belote. Je le dis franchement, il n'y avait que huit jours mais j'en avais déjà assez. Ah! si je n'avais eu l'argument massue de mon copain Albert : « Ça peut toujours servir », avec quelle joie je serais devenu le brave prisonnier égoïste mais bien tranquille que j'étais auparavant.

— Du, komm her!

Que me voulait encore Fritz, le piquet de châtaignier?

L'un suivant l'autre, nous arrivâmes au bureau du feldwebel. Je compris bien vite qu'il y avait encore quelque chose de cassé sur le chantier. L'un était l'ingénieur en chef : grand, sec, soixante-cinq ans environ, un visage maigre, des yeux vifs, un petit bouc grisonnant sous le menton. L'autre était mon propre chef d'équipe : Bavaois trapu d'une force herculéenne, prompt comme l'éclair, coléreux et buté. La conversation était assez animée, le ton élevé. C'était l'ingénieur qui parlait le plus souvent. Sa voix était rapide, saccadée et le petit bouc s'agitait en de brefs soubresauts comme s'il eût été articulé. Chaque phrase était accompagnée d'un geste de la main droite, l'index en avant. Le chef d'équipe, lui, pointait toutes ses finales en émettant de profonds, cavernaux et approbateurs « Ja-Ja ». Karl, le bon pâtissier, gêné dans ses entourures, hochait pensivement la tête tout en tentant d'ajuster son ceinturon éternellement récalcitrant.

Nous étions dans le couloir, devant la porte du bureau restée entrouverte. Fritz me fit signe de pénétrer. J'entrai et dus subir immédiatement l'avalanche.

— Monsieur, me dit en français « le petit bouc » — c'était son surnom — plus énervé que jamais, puis-je me permettre de vous poser une question?

— Je vous en prie, répondis-je en essayant de prendre un ton courtois.

— Eh bien, poursuivit-il, pouvez-vous me dire qui doit commander au travail, les Français ou le chef d'équipe allemand?

Je compris qu'une nouvelle bagarre avait éclaté entre mes camarades et le Bavaois au sujet des wagonnets.

Le chantier était immense et l'œuvre entreprise à son début. Il s'agissait de construire sur l'Enns, magnifique torrent de montagne d'environ quatre-vingt mètres de large, un barrage afin d'y installer une centrale électrique. Pour le moment, de fortes pelleteuses fouillaient les abords de la rivière et en élargissaient le cours. Des trains de wagonnets étaient chargés puis tirés par des « Leucobilles » à moteur Diesel et emmenés sur un talus, environ cinq cents mètres plus loin. Mon équipe devait les recharger, agrandissant ainsi le remblai qui devait former une vaste digue. Comme presque tous les jours il tombait de la neige, nous avions pris l'habitude d'installer près de nous un grand feu de bois. Ainsi, entre chaque rame, nous nous chauffions et devisions gaiement. Notre travail était fait et, je dois le dire, vite et bien fait, car plus nous nous dépêchions, plus longtemps nous restions près de notre feu, les pelleteuses ne pouvant charger plus rapidement les rames suivantes. Personne ne pouvait nous reprocher de ne pas travailler. Notre chef d'équipe même convenait que nous faisons ce qui nous était confié. Cependant, il ne pouvait nous pardonner de ne pas employer ses méthodes mais les nôtres. Cela avait le don de le rendre véritablement enragé. A la place de la force qu'il préconisait toujours, nous voulions l'adresse et, peut-être aussi par esprit de contradiction, nous ne faisons jamais comme il le voulait. Le malheureux en devenait fou.

— Qui doit commander? repris-je en réfléchissant. Je suppose que c'est le travail et que les ouvriers doivent se courber à ses exigences.

— Je ne vous comprends pas, fit « le petit bouc », obstiné, lequel me paraissait avoir parfaitement saisi.

Il faut savoir penser, dis-je d'une voix que je m'efforçais de rendre persuasive, que nous sommes deux peuples différents. Nous n'avons ni les mêmes qualités ni les mêmes défauts. De plus, nous sommes des prisonniers, c'est-à-dire des gens sans goût, sans joie. Nous travaillons parce que nous y sommes forcés. Nous savons ce que nous devons faire, nous acceptons cette obligation, mais nous le faisons à contre-cœur. Je pense que, dans ce cas, si vous voulez profiter de notre labeur, vous devez nous laisser employer nos manières, nos façons de travailler. Ne cherchez pas à trop changer nos habitudes, votre ouvrage en souffrirait.

— Que dit-il? demanda l'hercule bavaois au paléot de cuir.

« Le petit bouc » se tourna vers lui et parla si rapidement que je ne pus comprendre ce qu'il disait.

Grâce à l'obligeance de l'auteur Armand TOUPET, nous avons le plaisir de publier le début du roman « Marouska », qui a fait l'objet d'une critique élogieuse dans Le Lien n° 324. Nous parlons par ailleurs, dans ce journal, des œuvres de notre ami Armand TOUPET, ancien P.G. évadé. Nous remercions infiniment l'auteur de nous permettre de puiser, dans son livre Marouska, quelques pages où nos amis P.G. pourront revivre, plus de trente années après, des moments inoubliables de leur ancienne vie de concentrationnaires. Vous voudrez, nous n'en doutons pas, connaître la suite des aventures du héros de Marouska ; le livre est en vente chez l'auteur, voyez notre article « Pour votre bibliothèque P.G. ».

Voici donc le début du chapitre premier de Marouska, livre qui a valu à l'auteur une lettre de félicitations du général De Gaulle.

La face de mon interlocuteur devint rouge, cro-moisie. Je crus pendant un moment qu'il allait éclater. Il n'en fut rien, heureusement. Un geste de son chef le calma d'un seul coup. Brutal, obstiné, mais obéissant à ses supérieurs, il était le type parfait du véritable Allemand.

— Venez, me dit « le petit bouc ».

Un bref salut à Karl et nous étions tous les trois sur le chantier. La neige à demi-fondue tombait depuis le matin. Sans mot dire, les uns derrière les autres, moi fermant la marche, nous traversâmes les dépôts de matériel. En contrebas de nous, les pelleteuses, dans un bruit infernal de câbles d'acier se dévidant brusquement de chaînes s'entrechoquant, de reprises brutales de moteur, allongeaient leurs longs bras et grattaient de leurs doigts de métal les rives du torrent. Tout près, entourés de vagues courtes, une péniche de fer était amarrée au rivage. Elle servait à la construction d'une passerelle provisoire au-dessus de la rivière. Un puissant marteau à vapeur, arrimé sur le pont, frappant sans relâche enfonçait dans le lit de rocher de l'impétueux courant d'eau des palplanches d'acier qui serviraient de piliers. C'était là que travaillait Albert. Son chef était Hans, colosse au chandail roulé, à la casquette marine. C'était un Sarrois, presque un ami. Plus loin, une petite locomotive crachait en sifflant ses jets de vapeur. Deux cents prisonniers français, une centaine de civils étrangers de toutes races, une poignée d'Allemands, travaillaient à la future richesse du grand Reich.

Un peu perdu dans mes réflexions, je marchais nonchalamment quand, tout à coup, je sursautai. « Le petit bouc » venait de pousser un cri, un cri aussi rauque que sa voix aigrelette le permettait. Débouchant brusquement de derrière une pile de planches, il vint de tomber sur cinq Français tranquillement occupés à rouler une cigarette. Cinq wagonnets chargés de pics de pelles, de traverses de bois, attendaient patiemment que leurs braves conducteurs voulussent bien les pousser vers une place un peu plus lointaine.

— Au travail, vite, vite!

« Le petit bouc » criait, s'énervait, gesticulait, me prenait à témoin. Avec un calme extraordinaire, les cinq gars retournaient prendre place derrière les wagonnets et, chacun poussant le sien, bien tranquillement, bien doucement, la petite caravane reprenait son chemin.

J'assistai alors à une scène que je n'oublierai jamais. Le dernier des Français, celui qui fermait la marche était un être extraordinaire. Son métier? Tueur aux abattoirs de Paris. Son nom? Je l'ignore. Nous l'appelions : La Villette.

Combien je voudrais, cher ami, qu'un jour tu puisses lire ces lignes. Petit, bien musclé, les yeux atteints d'un strabisme convergent, gouailler, rouspéteur de premier ordre, n'ayant jamais peur, possédant un cœur d'or, gai comme un pinson, tel était ce vrai titi parisien.

— Plus vite, monsieur, plus vite!

« Le petit bouc » s'impatientait. Talonnant « La Villette », il piétinait sur place, criait, gesticulait, s'étouffait.

— Plus vite, monsieur, plus vite!

Pâle de colère, il s'obstinait.

— Plus vite, monsieur, plus vite!

Il n'osait pas frapper, mais c'était tout juste.

— Allons, monsieur, plus vite.

Visiblement excédé, « La Villette » se retourna une fois, deux fois, puis d'un seul coup, s'arrêta. Faisant tranquillement demi-tour, les yeux fixés au sol, sans regarder l'ingénieur qui s'était tu et qui, figé sur place, semblait s'attendre au pire, il fit deux pas, s'implanta à vingt centimètres de son interlocuteur, leva lentement la tête en l'examinant en détail de bas en haut, se haussa sur la pointe des pieds, mit sa main sous son menton pour mimer un bouc imaginaire et, d'une voix puissante, poussa un bêlement sonore qui aurait fait tressaillir d'aise tout un troupeau de chèvres.

— Bê...ee! Bê...ee!

Et la main s'agitait sous le menton et remuait comme un véritable petit bouc en colère.

— Bê...ee! Bê...ee!

Tout le monde éclata de rire, tout le monde, sauf l'ingénieur, naturellement. Sans dire un mot, d'un sang froid inimaginable, « La Villette » regagna sa place et repartit tranquillement en poussant son wagonnet.

J'étouffais de rire. Le Bavaois se tenait les côtes et l'hilarité le secouait comme un pantin désarticulé.

L'ingénieur se tourna vers nous. Il jura en français, tempêta en allemand. Rien à faire, nous ne pouvions, ni l'un ni l'autre, nous retenir. Plus nous le regardions, plus nous riions. Toute ma vie j'entendrai ce « bê...ee » et reverrai la tête stupéfaite du « petit bouc ».

Après l'intermède « La Villette », nous allâmes jusqu'au chantier du Bavaois. A notre arrivée, tous débout autour d'un bon feu et racontant de bonnes histoires. La dernière rame de wagonnets était repartie au chargement. La voie mobile était en place, bien calée au bord du talus qui maintenant atteignait près de dix mètres de haut. Il était donc normal d'attendre, auprès du feu, l'arrivée du prochain convoi.

Notre Bavaois ne l'entendait pas ainsi. Sans doute soucieux de rattraper l'estime de son chef qu'il croyait compromise depuis ses éclats de rire, il fonça dans le feu, le dispersa à grands coups de bottes et se mit à pousser des cris inarticulés, des vociférations où nous ne comprenions seulement que les mots de Arbeit, Arbeit (travail travail).

Les gars s'écartèrent vivement et, sans plus s'émouvoir, l'index sur le front, firent signe à l'ingénieur que le malheureux chef d'équipe n'avait pas son compte.

— Et ça pêche la collaboration, ajouta même l'un d'eux à l'adresse du « petit bouc ».

— Il faut écouter votre chef d'équipe, dit l'ingénieur, visiblement un peu déconcerté par l'attitude de son subordonné.

— Ja, Ja, fit le Bavaois, comme s'il avait compris Arbeit, Arbeit!

Décidément, il ne connaissait que ce mot-là...

A. TOUPET.

SOUVENIR DU TEMPS PERDU

L'âge des traîneaux

Il n'y a qu'un chemin pour accéder à ce village-frontière. Je ne sais pas ce qu'il vaut en temps ordinaire, mais par les grandes gelées, il est affreux. Surtout quand on le descend en présence de l'ennemi. Il paraît que les Allemands occupent le château qui domine l'autre versant et rien n'est plus gênant que d'avancer sur la glace à petits pas, piquant sa canne devant soi, les yeux fixés au sol comme un chercheur de champignons, tandis que des nazis goguenards vous guettent peut-être derrière les volets en faisant des paris :
— Un mark que celui-là dégringole ?
— Abgermarcht !

La crainte du ridicule nous aide à garder l'équilibre. Nous sommes quatre à cheminer en file indienne. La patrouille d'escorte nous a quittés au tournant et chacun à son tour tâte prudemment le verglas du pied, prend appui sur une pierre, s'accroche à une branche pour ne pas culbuter. Le champ que nous longeons est rempli de mines antichars ; aucun de nous ne pesant cinq cents kilos, on peut s'y hasarder et cela nous permet d'atteindre plus vite le bas du toboggan. Si nos voisins ont supposé que le Franzose du bout était trop grand pour terminer le parcours sur ses deux jambes, ils ont perdu. Les brodequins enveloppés d'une serpillière, sans se servir de canne, il franchit la glissoire et nous rejoint prestement. L'honneur est sauf.

Doublement sauf. Pour l'armée, car il est lieutenant. Pour le Parlement, car il est député.

Une des étrangetés de la vie du front est de rencontrer, au hasard des étapes, les gens les plus inattendus. Ma moindre surprise n'aura pas été de trouver, aux avant-postes de ce bataillon de chasseurs à pied, ce jeune député... harnaché de lainages et botté de sacs à terre.

De haute taille, large d'épaules, visage énergique et regard droit, il a plutôt l'allure qu'on prête aux guerriers qu'aux hommes politiques (soyons justes : la capote et le casque y sont pour quelque chose). J'ignorais tout de ses opinions, mais je ne me soucie jamais de ces détails pour juger les êtres et, sur sa seule mine, il m'était sympathique. Je pensais aux quelques députés soldats qui sont tombés à la dernière guerre et j'étais touché de trouver celui-ci à son poste. A leur poste.
— Mais les journaux ont dit que vous assistiez à la séance de la Chambre, s'étonna quelqu'un.

Le grand garçon eut un sourire :
— Je n'y ai pas mis les pieds depuis la mobilisation.

Son colonel hocha la tête :
— Il y a plus de travail ici...

Le lieutenant commande la compagnie de mitrailleurs du bataillon ; il a quatre pièces là, deux ailleurs,

une section dans les vignes, une autre sous bois ; ses journées sont tout justes assez longues pour lui permettre d'arpenter le secteur. Même avec les fameuses enjambées. Ne voulant pas que ses hommes, épuisés par les nuits sans sommeil, se sentent abandonnés dans leurs trous, il va d'un poste à l'autre, recueille les doléances, annonce des chaussures neuves, promet des permissions. Comme les électeurs, ils ont surtout besoin d'espérer.

— Malheureux qu'il soit dans l'Est, j'aurais voté pour lui, m'a dit un de ses chasseurs.

— Quel est son parti ?

Les yeux se sont arrondis :
— Ma foi, je n'en sais rien...

Brave garçon ! Le jour où je voterai, il me semble que ce sera comme ça.

La Providence, qui ne fait jamais les choses à moitié, avait dressé en notre honneur une tribune à l'entrée du village. Une vraie tribune, comme au Palais-Bourbon. Mais moins majestueuse et sans emblème, ingénieusement construite avec des stères de bûches. Là-dessus, je n'invente rien, se tenait un orateur jovial, coiffé d'un képi de pompier.

Cette réception cocasse n'était cependant pas préméditée. Ce qui ressemblait à une tribune était un emplacement de combat — quelques grenades en guise de verre d'eau et, si le guetteur avait arboré ce singulier couvre-chef, c'était moins pour faire rire ses copains que pour avoir chaud. L'acier du casque n'est pas douillet par vingt au-dessous. Assez fier de son petit effet, l'homme se dandinait sur son mirador en regardant venir les visiteurs.

Ce soir, ou demain, ce sont peut-être des Fritz qui paraîtront au coin de la venelle, bousculant les chevaux de frise... Alors, sans prendre le temps de changer de coiffure, il leur lancera ses arguments du haut de la tribune.

— Bonne idée, monsieur... pour recevoir les interpellateurs, ai-je suggéré.

— Permettez : je ne suis pas ministre...

Ce bout de village se parcourt vite. Un réseau de barbelés en trace les limites. Impossible d'aller plus loin. Dès la tombée du jour, il se barricade entièrement, du fil de fer en travers des chicanes, les fusils-mitrailleurs braqués sur les accès et, si l'ennemi survient, de face ou de revers, il tombera sous le feu. Le poste est commandé par un réserviste alsacien d'une étonnante placidité. Il me conduit à ses créneaux comme on fait visiter des chambres d'amis.

— Compliments pour vos champs de tir, lieutenant.

En effet, toutes les pentes sont battues. Et il y a des flanquements, il y a les mines. Les 75 et les engins

placés derrière la crête qui, au premier signal entreprenait en action.

— En somme, et à condition de ne pas dormir, nous sommes relativement tranquilles, me dit le jeune maître de maison d'un ton posé.

Le sommeil, c'est leur pire ennemi. Depuis dix jours qu'ils occupent le village, veillant sans relâche, ils n'ont jamais dormi plus d'une heure de suite.

— Heureusement que ça tire à sa fin, soupire un soldat à la barbe râpeuse.

Le colonel le regarde, l'air préoccupé, puis détourne la tête. Il hésite à leur apprendre que la relève prévue pour le lendemain est encore retardée. Enfin, il se décide, très vite, pour se soulager.

Le lieutenant alsacien n'a pas une grimace.
— Puisqu'il faut...

S'il a un regret, ce n'est pas pour lui, mais pour ses hommes. Surtout pour ce chasseur au visage défaté que nous avons trouvé assoupi sur son lit. S'il se présente à la visite, le major l'exempterait de service, mais il ne veut pas laisser les camarades en plan et continue courageusement de prendre la veille. Tout de même, trois nuits de plus, ce sera dur.

Dans la journée, comme il vaut mieux ne pas se montrer, ils restent assis près du fourneau, bavardant, sommeillant, jouant aux cartes, lisant ce qui leur tombe sous la main. Au-dessous, l'un prépare la tambouille. A tour de rôle ils se rendent au poste de guet. Leur seule distraction, c'est l'arrivée de la corvée de ravitaillement. Moins pour les vivres que pour le courrier. Et parfois, la nuit, le passage du groupe franc qui traverse furtivement le réseau pour aller patrouiller en Allemagne.

Le reste du temps, séparés de tout, ils n'ont qu'à regarder la neige et écouter le vent.

Ce que nous entendons le moins, c'est le canon...

Le silence les cerne autant que les barbelés, plus alarmant à mesure que le soir tombe et, quand l'obscurité est complète, ce vallon solitaire s'empli de bruits mystérieux. Des pas feutrés, des appels assourdis, des grincements de fil de fer qu'on cisaille... Les premiers soirs, certains novices n'y pouvaient tenir, lâchaient un coup de fusil :

— Mon lieutenant, ils attaquent !

« Ils »... Ces innombrables patrouilleurs de la nuit. L'Alsacien, vite debout, allait voir avec eux et son calme leur rendait confiance. Maintenant, ils sont habitués. Leurs oreilles exercées identifient le moindre son. Ce claquement ? une persienne agitée par le vent. Cette détonation ? une boîte de conserve vide accrochée au réseau. Ces bruits de pas ? des glaçons détachés des branches. L'ombre leur est devenue familière. Ils ne prennent plus un cri d'oiseau pour un signal de ralliement. Le village sourit de n'être plus hanté.

Roland DORGELES.

Noël d'Alsace

Plongé dans un rêve magnifique que cause en moi ce doux mot de Noël, je vois défiler tant de souvenirs qui me rappellent le bon vieux temps !

J'étais bien jeune encore, à peine capable de réciter quelques vers de circonstance. Dehors, il faisait froid, bien froid. La neige partout recouvrait de son lourd manteau blanc la nature qui paraissait endormie. Personne dans les rues ; la ville semblait morte. Pourtant, c'était la veille de Noël, que j'attendais avec tant d'impatience.

A la maison, fiévreuse préparation partout. J'essayais de pénétrer le grand mystère de la fête si proche. Avec une certaine peine, je me rappelais la poésie que tout à l'heure je réciterai devant l'arbre de Noël illuminé. Peu à peu ma chambre d'enfant me devenait trop étroite ; je voulais en sortir à tout prix. Heureusement que maman vint me dégager de ce cachot pour m'amener à la salle à manger où rayonnait un sapin magnifique dressant sa pointe fière, ornée d'une belle étoile.

Que de gens étaient rassemblés ! Je reconnaissais mes oncles, mes tantes, quelques amis de famille aussi. Je me tenais émerveillé devant ce grand bijou de sapin trop chargé de friandises que je convoitais déjà. Je distinguais bien, au-dessous de l'arbre, de magnifiques paquets de toutes grandeurs, arrangés avec soin. Ma curiosité de bambin m'incita naturellement à vouloir toucher tous ces mystères nouveaux.

C'est alors que survinrent pour moi les grandes difficultés. Au moment où j'allais m'approcher de trop près des objets convoités, surgissait d'un coin de la pièce un vieil homme à longue barbe, une grande hotte sur le dos, tenant à la main le « méchant martinet ». Il était vêtu d'une grande pèlerine à capuchon qui cachait à moitié son visage. Il était accompagné d'une gracieuse jeune fille tout en blanc et or qui me souriait. Elle me redonnait un peu confiance, car j'avais aperçu le martinet du vieillard. Celui-ci s'approcha de moi, me parla d'une voix grave et rude qui me fit trembler, laissa tomber quelques noix, des bombons aussi que je ne pus ramasser, car le martinet tant redouté faisait siffler ses lanières de cuir de trop près.

Il me fit un long sermon sur la tenue des petits garçons comme moi, m'expliqua la fête de Noël, l'espérance du monde en ce Sauveur qui venait de naître et me demanda en retour de lui réciter quelque chose. Sa longue barbe me faisait bien peur, mais encouragé par tous mes parents et le bel ange d'or, je repris un peu de calme et réussis à réciter une belle poésie de Noël (pas trop longue, heureusement pour moi !).

J'avais à peine terminé que c'était la vraie fête, les cris de joie dans l'attente nerveuse de savoir tout ce que contenaient les paquets placés sous le sapin.

C'est le père Noël, dont j'entendais encore la voix dure de tout à l'heure et qui avait fait disparaître son « méchant martinet » qui eut l'honneur de la distribution en se faisant aider du magnifique ange. Du coup, j'eus devant moi jouets, petits et grands, des friandises de tout genre, des fruits resplendissants de fraîcheur. Assis devant le beau sapin, je ne pensais plus qu'à mon bonheur et je fus transporté loin de là, dans un monde meilleur que ne connaît malheureusement que cette tendre jeunesse.

Ces doux souvenirs de Noël d'antan sont un peu mélancoliques pour le prisonnier. Mais si, cette année encore, nous ne pouvons pas fêter Noël avec les chers nôtres, ils seront au moins, pour notre cœur, une belle consolation.

Charles VENGER.
(Le Captif - Noël 1942.)

Questionnaire à retourner sans retard

Camarades anciens P.G. non titulaires de la carte de combattant, AIDEZ-NOUS !

A la demande de M. BORD, secrétaire d'Etat aux A.C., les préfectures doivent recenser le nombre de P.G. non titulaires de la carte du combattant dans les plus brefs délais.

Afin de nous aider dans nos discussions, nous vous invitons à remplir le questionnaire ci-dessous et à nous le retourner le plus rapidement possible à UNAC, Marcel SIMONNEAU, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, 75009 Paris.

NOM

Prénoms

Adresse

Date et lieu de capture

Unité à laquelle vous apparteniez au moment de votre capture

Durée de la captivité

Carte non demandée — Refusée — Retirée à

le

Signature :

Message de Noël 1941 de l'Homme de confiance belge du Stalag XB

Un deuxième Noël de captivité va s'ajouter à la longue liste des jours de fêtes que nous passons seuls en Allemagne ; deuxième Noël, loin de nos foyers, à ne pas goûter cette quiétude familiale. En pensée, toutefois, ne nous sentons-nous pas en ce jour transportés au milieu des nôtres ?

De ces maisons aux bords des canaux de la Flandre, par les douceurs des vallées mosanes, aux demeures qu'ombragent en ces beaux étés de chez nous les forêts ardennaises, nos places sont restées ouvertes, les nôtres ne les occuperont pas. Et, voyant ce coin que nous préférons vide, ceux ou celles qui nous attendent, parents, femmes, enfants, songeront eux aussi à notre fête au camp ou au kommando, autour de l'arbre de Noël, car nous aurons le nôtre. Il ne sera pas comme ceux d'antan, brillants de mille lumières, ornés de ces garnitures et cadeaux qui faisaient notre joie, mais un humble sapin éclairé de rares bougies, pourtant bien symboliques. Petites lumières qui nous replacent dans la réalité. Car, en ces heures de guerre, les fêtes familiales ne sont plus remplies de ces joies complètes qui naissent lorsque tous les petits ennuis de la vie quotidienne s'ensevelissent sous les regards tendres, les mots insouciantes, lorsque, les volets clos, la famille renfermée dans son cercle intime ne vit plus qu'en elle-même.

Aujourd'hui, la peine du monde pénètre partout, la grande peine qu'aucun n'a voulu et que nous subissons. Mais de cette peine, de cette détresse que nous, prisonniers, nous vivons si intensément, il faut que nous nous arrachions par un effort suprême de notre volonté. Meilleurs et plus sûrs de nous, nous retournerons un jour vers ceux qui sont pour nous toute notre raison de vivre. Nous aurons compris où se cache vraiment le bonheur. Et nous entendrons ces mots qui seront toute notre récompense. « Tu nous a manqué pendant bien des jours et bien des nuits, mais jamais nous n'avions osé espérer qu'en nous revenant de là-bas, tu nous apporterai dans ton cœur un bonheur nouveau et si doux. »

Marcel RODENS,
homme de confiance des Belges.
(Loisirs au camp - Sandbostel, Noël 1941.)

RESERVEZ-NOUS CETTE JOURNÉE

**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 1978
DE L'AMICALE VB - X ABC**
aura lieu le

DIMANCHE 9 AVRIL 1978

aux Ets DELBOR, 45, Bd de Charonne Paris

Caf'Conc' à l'Hôpital

Refuge des blessés du travail, des malades souffrant encore de leurs blessures de guerre et aussi ceux qui, pour une raison quelconque, désiraient se faire oublier de nos « hôtes », l'hôpital de Rottenmunster, sous la protection tutélaire de toubibs français et anglais, auxquels nous devons une reconnaissance profonde, groupait au printemps 1942 quelque 300 pensionnaires.

La vie n'était pas très drôle dans cet établissement aux couloirs interminables. Heureusement, une salle de spectacle permettait à une troupe très dynamique de donner tous les quinze jours des spectacles variés. Cette troupe avait un nom issu du bouillonnement sous-crânié de ses animateurs, imbus d'idées nouvelles. Foin des « Tréteaux », des « Rideaux » et autres vocables ! La troupe fut baptisée tout simplement « Nous-Mêmes » en toute modestie.

La variété, l'ingéniosité déployée, la réussite même des spectacles présentés avec les moyens du bord nécessiteraient un volume.

En d'autres lazarets, en d'autres kommandos, d'autres hommes aussi se dépensèrent pour leurs camarades. L'idée originale d'un infirmier devait permettre une réalisation inédite : « Nous devrions organiser une sorte de café-concert... Qu'en dites-vous ? ».

C'était trop tentant pour ne pas y réfléchir et l'occasion se présenta lors des fêtes de Pâques. Le dimanche, nous avions présenté une pièce en trois actes, écrite par un de nos camarades, pièce d'une psychologie assez profonde, bien accueillie par tous et qui avait obtenu un réel succès.

Nous avions encore les costumes. Nous pouvions donc monter une reproduction de café-conc et reconstituer une époque ou broder un thème.

Une grande fièvre s'empara de toute la troupe. Nous voulions faire du nouveau. En grand secret, la porte de la salle condamnée, nous nous livrâmes à de mystérieux préparatifs qui se prolongèrent jusqu'à la fin de la matinée.

Après le repas de midi, les malades montèrent au troisième étage ou y furent transportés. Des affiches avaient annoncé : « Grande matinée artistique. Thé-concert chez « Irma ».

14 heures. A la porte du couloir précédant la salle, un bec de gaz dresse sa silhouette classique. Au fronton, un voyant lumineux laisse apparaître ces deux mots : CHEZ IRMA.

Accueilli par une dynamique « patronne » qui trône à la caisse, chaque spectateur paie son entrée : 50 pfennings, qui lui donnent droit à une consommation. Le bénéfice de cette représentation permettra d'acheter un peu de matériel qui améliorera la présentation des spectacles.

La salle est rapidement pleine. Des tables, des tabourets sont installés sous des entrelacs de guirlandes. La scène, sur laquelle l'orchestre a pris place, est décorée de feuillages et de ces mots, découpés dans du papier doré ou argenté : « JOYEUSES PAQUES » rédigés en serbe, en anglais, en polonais, en français.

Sur la gauche, un bar est installé. Les consommations sont préparées par des « durs » aux visages balafrés, souvenir de bagarres en des ports lointains et le torse moulé par des maillots impressionnants.

Le public s'installe. Il n'y aura pas de place pour tout le monde. On fera trois séances.

Deux aimables serveurs, deux accortes servantes circulent parmi les spectateurs et, en échange du bon reçu à la caisse, versent dans les tasses le thé au lait dû à la générosité de nos camarades anglais.

L'orchestre prélude. Des marches entraînant de folklore anglais, des mélodies sentimentales serbes, de trépidantes danses polonaises, de guillerets airs français se succèdent et créent une ambiance mêlée à la fois d'enthousiasme et d'émotion, difficile à exprimer.

De temps en temps, les serveurs, serveuses et Irma en personne montent sur le devant de la scène et, tels des girls de nos grands music-halls parisiens, lèvent la jambe en cadence.

Notre Irma a conservé, faute de dessous vapoureux, un caleçon maison, qui lui vaut les quolibets du public. D'autre part, n'ayant pas — et pour cause — de chaussons de danse, elle a également gardé ses claquettes de bois et, chaque fois qu'elle lève la jambe, les spectateurs des deux premiers rangs baissent la tête avec une prudente précipitation.

L'atmosphère est à la joie ; il faut voir le visage détendu des blessés allongés sur leurs brancards. Les yeux pétillent. On scande sur les tables les airs de danse. Une sorte de dédoublement se produit. Rien plus n'existe : tous oublient leurs plaies, leurs souffrances. Une barrière est dressée entre la réalité et le merveilleux. Tous, quelle que soit leur nationalité, sont reportés à quelque ville lointaine par le truchement de ces artistes bénévoles et de cette ambiance inattendue.

Les serveuses, les serveurs circulent entre les tables, les consommations sont renouvelées avec de la limonade, car la réserve de thé n'est pas inépuisable et il en faut pour les séances suivantes. Qu'importe, la boisson compte peu ; le geste de commander est là. On oublie qu'en bas il y a les barbelés. On ne voit que le feuillage, ces quelques mots rédigés en la langue du pays et que la fumée bleue des cigarettes habillé d'un halo de rêve.

Une sorte d'ivresse s'empara de la salle. Irma monte sur les tables, danse, s'assied sur les genoux des consommateurs, vraie furie de joie et de dynamisme. Quand un air est particulièrement connu, il est repris en chœur. Tout le monde s'agite. Demain, il y aura ascendance du thermomètre, mais

qu'importe : demain c'est loin, seule compte l'heure présente.

Mais, inexorablement, la pendule égrène ses minutes. Il y a d'autres camarades qui attendent. Un ballet final, dansé par toute la troupe, clôture cette première séance et, avec une lueur de regret dans les yeux, la foule s'écoule le plus lentement possible avant de regagner les chambres où l'on prolongera ces courts moments en égrenant des souvenirs que ce simple spectacle a fait surgir des mémoires.

La salle est vide. Un coup de balai est donné rapidement. Irma reprend son poste à la caisse. Les serveurs et serveuses sont rangés pour accueillir les prochains clients. Les « durs » préparent une deuxième tournée de thé.

Les premiers consommateurs entrent déjà, animés par les rires et les chants qu'ils ont entendus de l'extérieur.

Trois séances se succéderont ainsi. La troisième, après le repas du soir, est marquée par un léger incident qui, par la présence d'esprit d'un camarade, de fâcheux tourne à l'attraction.

Vers 22 h, apparaît un gardien qui ordonne aux malades de rendre leurs vêtements et d'aller se coucher. Gros émoi. L'appel a été retardé par autorisation spéciale, mais la séance, retardée elle aussi, et peut-être allongée, bat son plein. Un petit froid passe déjà. Les explications d'un camarade ne semblent pas convaincre le gardien. C'est la catastrophe. Soudain, une de nos charmantes serveuses, saisie d'une subite inspiration, se dirige vers l'homme vert et, souriante, très vendeuse, lui offre une rose de papier piquée à son corsage. Surpris, l'autre ne sait quelle contenance tenir.

Son regard fait le tour de la salle. Il semble placé devant un problème insoluble. Tous, orchestre et spectateurs, sont suspendus à ses gestes. Enfin, il sourit, prend la fleur, s'incline et... s'en va, vaincu par l'ambiance de la salle. Ouf ! L'orchestre attaque de plus belle, mais nous avons eu chaud !

Aucun autre incident ne vient troubler cette dernière séance, plus dense que les précédentes, car d'inévitables resquilleurs sont venus grossir les rangs des consommateurs.

Les bacs sont vides, plus une goutte de limonade. Un dernier ballet et cette belle journée entre dans le domaine des souvenirs.

L'orchestre, le personnel, sont fourbus, mais les malades sont heureux. N'est-ce pas la meilleure récompense ?

Charles SAINT-OMER.

CHAMPAGNE
R. BERTIN
(ex-P.G. Waldhotel, D B)
Propriétaire récoltant
Manipulant
VRIGNY, près de REIMS
Vente directe
Renseignements sur demande

Assemblée Générale 1978

Ainsi que nous vous l'avons annoncé dans notre dernier numéro du Lien, la date qui a été retenue pour l'assemblée générale 1978 est celle du dimanche 9 avril. Un changement de date est en effet intervenu par suite d'un décalage dans le calendrier de la maison Delbor.

Nous nous excusons de ce changement indépendant de notre volonté et nous espérons qu'il ne gênera en rien vos projets de venir très nombreux assister à cette assemblée générale où vous serez fidèlement tenus au courant de la marche de votre amicale ainsi que des tout derniers tuyaux sur le monde ancien combattant.

Un banquet gastronomique suivi d'une sauterie où l'orchestre de notre ami Louis REZ fera merveille, clôturera cette grande journée d'amitié.

Préparez-vous dès maintenant pour assister à cette grande journée VB-XABC où vous retrouverez, après trente-trois ans, vos anciens compagnons de kommandos.

A tous, rendez-vous à Paris, le 9 avril 1978.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 4° trimestre 1977

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne

CONTE DE NOEL

Un vieillard, plutôt qu'un travailleur, est entré

- Dis, vieux, tu viens travailler au kommando ?
- Comme tout le monde.
- Nous sommes cinquante. Tu seras le grand père. Ça te va ?
- Mais oui.
- Ton nom ?
- Noël.
- Ton prénom ?
- Noël.
- Noël Noël ! Serais-tu la vedette artistique ?
- ...
- Ton âge ?
- ...Etrange.

Le prisonnier lève les yeux et, soudain, doucement étonné, il regarde... Cette belle barbe, ces cheveux blancs... d'une blancheur immaculée.

- Mais, ma parole, on dirait le père Noël !
- Oui, le père Noël qui vient, comme en tes rêves d'enfant, faire sa tournée... Là, dans ma boîte magique, devine...
- Quelle richesse ? De la poudre magique ?
- Bien mieux.
- ...Ah !

Un peu d'air de chez toi. C'est peu. C'est tout. Respire-le amoureux en cette nuit de Noël. Je l'ai recueilli pour toi, sur ta terre bien-aimée. Ton épouse lutte, seule, au milieu des difficultés... Ton pain est cher. Ton épaule lui manque pour la soutenir, mais aux heures de découragement, elle murmure ton nom et repart confiante. L'aïeule, dans un coin égrène son chapelet. Tes enfants commencent à trouver longue ton absence. Combien douce sur ta joue glissait la caresse de leurs beaux cheveux.

Aux pieds du messager, le soldat s'est effondré. Trop lourde est sa croix. Tandis que la voix, plus chaude, reprend :

- La campagne silencieuse, cette nuit, est endormie dans son linceul de neige... Ecoute les cloches de Noël. Joyeuses, elles chantent Noël ! Noël ! se redissent à l'envi Noël ! Noël ! Paix sur la terre... Noël, nuit d'espérance... Noël ! Noël d'autrefois. Noël de chez toi... Presse le pas à cette crèche. A cette école reprends courage. Respire le parfum de cette humilité, elle te soutiendra dans l'épreuve. Courage. Confiance !

« ...Et demain des amours nouvelles t'attendent. »
Jean-Marie COPIN.

SOUVENIR DE NOEL

Dans les âges lointains qui précèdent notre ère. Quand tout le genre humain se croyait condamné, Une immense espérance a traversé la terre Et d'un chaos tragique un nouveau monde est né.

Une étable rustique, un lit de paille fraîche, Un humble enfant qui naît, tout rose et lilié ; Et du berceau rugueux que fut la pauvre crèche Monta le feu vivant d'un nouvel idéal.

Des siècles ont passé. Cette nuit merveilleuse Reste, malgré le temps, unique en sa splendeur. C'est qu'elle est l'espérance, humaine, lumineuse, Des êtres prosternés devant tant de grandeur.

Qu'elle soit cathédrale ou chapelle rustique, Chaque église, en ce soir, pour veiller et prier, Voit venir, accourant à l'appel d'un cantique, Un peuple qui se presse à l'ombre des piliers.

O Noël de jadis ! Nous allions vers l'église, Nous tenant par la main en cortèges joyeux, Par les sentiers neigeux que balayait la bise Et nous chantions Noël ! Ah ! nous étions heureux.

Nos yeux, qu'émerveillaient les ors de pacotille, Les rochers de carton, admiraient sous la croix Les mages, les bergers, l'étoile qui scintille, Et le palais du pauvre où naquit l'enfant-roi.

Tout nous semblait sorti d'un beau conte de fée. Le sapin lumineux qu'ornaient les séraphins, Et les joujoux laissés près de la cheminée, Mystère qui hantait nos rêves de bambins.

Nous avons en chemin laissé la poésie Et les illusions qui ne durent qu'un soir. Mais nous venons encore, en cette nuit choisie, Chercher pour nos cœurs las, et le rêve et l'espoir.

M. DEMONGEOT.
(Villingen, Noël 1952.)

BULLETIN D'ADHESION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - X ABC, 68, rue de la Chaussée d'Antin, Paris 9°. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal Paris 4841-48 D.